

LA  
**CHARMEUSE.**

DRAME

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

**ALFRED TOUROUDE**



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1870

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

# LA CHARMEUSE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'AMBIGU,  
le 29 janvier 1870.

## PERSONNAGES

GUSTAVE CHOPIN, 35 ans.....	MM. DUMAINE.
ÉVARISTE TULAN, son ami.....	OMER.
LIONEL BUTAUT, son ami.....	RÉGNIER.
BOUNIOL DE PUYSEUX.....	GUÉRY.
ANATOLE THIÉBAULT.....	TONY-RIOM.
UN MÉDECIN.....	DELANGLAY.
LOUISE, femme de Chopin.....	M <sup>mes</sup> DICA-PÉTIÉ.
MADAME DERVOIS, sa mère.....	BLAINVILLE.
CASCADETTE.....	ENJALBERT.
SYLVANDIRE.....	C. BARDY.
MADAME DURAND, marchande à la toilette.....	ROENN.

JEUNES GENS ET JEUNES FEMMES.

De nos jours, Paris.



# LA CHARMEUSE

---

## ACTE PREMIER

Porte au fond. — Portes latérales à droite, fenêtres à gauche. — Sur la droite, une table. — Un petit meuble à tiroir entre les fenêtres. — Ameublement assez riche, mais composé de pièces achetées à diverses époques.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

DE PUYSEUX, assis et feuilletant un album à photographies ;  
ANATOLE, entrant.

ANATOLE.

Tiens, vous êtes là, baron ?

DE PUYSEUX.

Comme vous voyez. Et vous allez bien ?

ANATOLE.

Mais oui, mais oui. Madame n'est pas encore visible, à ce que je vois.

DE PUYSEUX.

Je l'attends.

ANATOLE.

Quelle charmante femme !

DE PUYSEUX.

Un peu coquette ; mais qui est-ce qui n'a pas son petit défaut ?

ANATOLE.

Le soleil a des taches.

DE PUYSEUX.

Oui ; seulement il est si brillant qu'il n'y a que les astronomes pour voir ses défauts, et Dieu sait encore quelles lunettes il leur faut !

ANATOLE.

Parbleu ! la comparaison est juste et galante : le soleil — madame Chopin, a trop de rayons pour qu'on observe ses défauts à l'œil nu ; je vais arranger cela et je parie pour un succès d'enthousiasme chez tous ceux qui connaissent madame Chopin. Savez-vous comment l'a baptisée la petite madame Clarmet ? Louise-Sourire ! hé ! hé ! c'est ça. J'en suis amoureux, vous savez.

DE PUYSEUX.

Oh ! vous, vous êtes toujours amoureux.

ANATOLE.

Puisque je n'ai rien à faire !

DE PUYSEUX.

Avez-vous quelque espoir, au moins ?

ANATOLE.

Je me le demande, comme on dit.

DE PUYSEUX.

Vous savez que je vous provoque si vous calomniez madame Chopin.

ANATOLE.

Comme rival ?

DE PUYSEUX.

Oh ! — Comme vieil ami de la famille.

ANATOLE.

Du côté maternel ?

DE PUYSEUX.

Méchant !

ANATOLE, riant.

Ma foi, non ! je l'ai dit naïvement :

DE PUYSEUX.

Voyons, là, franchement, entre nous, où en êtes-vous de vos espérances ?

ANATOLE.

Je ne sais pas ! Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Lorsque Chopin est là, sa femme est gracieuse au possible et je me crois presque aimé. Sitôt que je suis seul avec elle, ce n'est plus la même femme : on me reçoit comme un importun. Un tiers survient, le sourire renaît. Je m'y perds absolument. Et vous, baron ?

DE PUYSEUX, gouaillieur.

Moi aussi, moi aussi ! (A part.) Imbécile !

ANATOLE.

A vrai dire, je soupçonne quelque chose.

DE PUYSEUX.

Comment, vous ?... (A part.) Diable !

ANATOLE.

Louise a peut-être peur de rester seule avec moi. (La figure de de Puyseux s'éclaircit.) Je n'ose pas trop me flatter de cela : je serais évidemment à la veille d'une victoire. (De Puyseux hausse les épaules.) Qu'est-ce que vous en dites ?

DE PUYSEUX, se moquant.

Franchement, je crois qu'il est temps que je vous provoque.

ANATOLE.

Ah ! oui, comme vieil ami de la famille. Pourquoi, puisque vous l'êtes du côté maternel ? (Le baron éclate de rire.) Il faut laisser cela aux amis du mari.

DE PUYSEUX.

Tiens, vous raisonnez juste.

ANATOLE, riant.

Je suis étonnant, quand je m'y mets ! Et vous n'êtes pas enthousiaste du mari ?

DE PUYSEUX.

S'il n'y avait eu que moi pour faire ce mariage !

ANATOLE.

Allez, ce n'est pas ma sympathie pour le mari qui m'empêchera de courtiser la femme. Oh ! non ! Quel original ! — Sérieux, grondeur, boudeur, avec je ne sais quelles idées qu'il croit vastes parce qu'elles sont vagues, il est fait pour être époux agréable comme moi pour devenir danseur de corde. Nature de solitaire, mécontent du train ordinaire des choses humaines, je gage qu'il voudrait que sa femme perdît toute grâce et devint revêche ; je la crois de la nouvelle école, vous savez : plus de femmes frivoles, coquettes, débiles. Autant dire plus de femmes du tout ! Il est du bois dont on fait les chaires à prêcher. J'aurais double plaisir à le... chagriner, parole d'honneur.

DE PUYSEUX.

Hé ! hé ! le portrait n'est pas sans quelque ressemblance.

ANATOLE.

Et dire que l'épouse est si riense, si gaie, si bien faite pour

faire comprendre la grâce féminine, telle que la voulaient nos pères, et pour la faire adorer ! Voilà un ménage bien assorti : une gazelle dans la cage d'un ours ! une fauvette liée patte à patte avec un corbeau ! Comment s'est fait ce mariage-là, mon Dieu ?

DE PUYSEUX.

Est-ce qu'on sait ? Il y a de la maman Dervois là-dessous. Elle voulait marier sa fille le plus tôt possible, la bonne dame ; n'ayant pas un petit écu de fortune et faisant bonne mine pour attirer les épouseurs, le plus tôt possible était le mieux. Une justice à rendre à madame Dervois, c'est qu'elle avait élevé sa fille admirablement bien, une fois son but admis : il n'y a jamais eu fille sans dot plus gracieuse, plus séduisante, mieux armée pour blesser les cœurs et mieux équipée pour chasser au mari.

ANATOLE.

Oh ! cela ! toutes les grâces féminines sur un corps preste et gracieux : un miroir aux alouettes !

DE PUYSEUX.

Tout le monde en raffolait.

ANATOLE.

Moi comme les autres, parbleu !.. seulement je ne pensais pas à l'épouser.

DE PUYSEUX, naïvement.

Personne n'y pensait.

ANATOLE.

Je comprends le mariage alors.

DE PUYSEUX.

Chopin n'était pas d'ailleurs désagréable comme il l'est à présent... C'était un excellent garçon, un peu viveur, un peu tapageur, plein d'idées larges, trop philosophe peut-être, mais très-acceptable encore. D'ailleurs, il était amoureux fou de Louise qui l'avait ensorcelé sans y penser, comme elle ensorcelait tout le monde. Madame Dervois a fait le mariage, Chopin ayant une position modeste, mais acceptable. Que voulez-vous, il faut bien marier une fille qui plaît à tout le monde ; c'est prudence et sagesse.

ANATOLE.

Oh ! grande prudence ! il n'y a rien de bon comme un mari, c'est une planche de salut dont on peut faire un paravent... Moi, j'eusse courtisé tant qu'on eût voulu, mais pour épouser !..

DE PUYSEUX.

C'est le jour aux méchancetés. Allons, soit, videz le sac.

ANATOLE.

D'abord à cause de la mère.

## ACTE PREMIER

5

DE PUYSEUX.

Oh ! Dervois était un si piètre mari.

ANATOLE.

D'accord ! mais le tambour n'excuse pas la flûte.

DE PUYSEUX.

C'est fini, ne remuons pas les cendres.

ANATOLE.

Ce qu'une mère est au passé, une fille l'est souvent au futur !

DE PUYSEUX.

Oh ! vous allez bien loin !

ANATOLE.

J'espère qu'elle m'accompagnera !

*(on entend chanter au dehors.)*

DE PUYSEUX.

Chut ! madame Chopin !

ANATOLE, à mi-voix.

Refaites le nœud de votre cravate.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Je vous ai fait bien attendre, n'est-ce pas ?

ANATOLE.

Nous ne le savons plus, madame : le passé disparaît sitôt que vous venez.

LOUISE.

Et j'abuse de mon pouvoir. Pardonnez-moi, il faut tant de chose pour ne pas être laide.

DE PUYSEUX.

Je croyais qu'il suffisait de votre figure, ma chère enfant.

LOUISE.

Vous êtes un flatteur... et vous aussi.

ANATOLE.

Je postule seulement pour remplacer votre miroir.

LOUISE, rient.

Ah non ! ah non !

ANATOLE.

Eh ! mon Dieu :

Vous jetteriez, belle ingénue,  
Un voile sur votre miroir !

« DE PUYSEUX.

» Je vous prévient qu'il est en esprit ce matin.

LOUISE, se regardant au miroir.

» Tant pis, je ne suis guère en beauté, moi.

ANATOLE.

» Et vous vous regardez ?

LOUISE.

» J'apprécie votre courage !

ANATOLE.

» Puissiez-vous en même temps comprendre notre sympathie.

LOUISE.

» Je ne comprends que ce qui est sincère.

ANATOLE.

» Oh ! je ne mens jamais devant vous !

LOUISE, riant.

» Vous dites ça, parce que je vous tourne le dos !

ANATOLE.

» Vous me regardiez dans la glace.

LOUISE.

» Laissez-moi arranger mon ruban, hein ?

ANATOLE, bas à de Puyseux.

» Vous voyez : elle n'est pas seule avec moi.

DE PUYSEUX.

» Le fait est qu'elle vous reçoit à merveille.

ANATOLE.

» N'est-ce pas ? hé ! hé !

Il s'arrange. »

LOUISE, sans se détourner.

Peut-on vous dire deux mots, baron ?

DE PUYSEUX.

Comment donc !

LOUISE, bas.

Qu'est-ce qu'il vous disait ?

DE PUYSEUX.

Qu'il vous croyait séduite !

Quel bon écran !

LOUISE.

C'est une perle !..

DE PUYSEUX.

LOUISE.

Assez bien détachée même ; il n'y reste que très-peu d'huile : sa vanité.

DE PUYSEUX.

Sans cela, il serait assez agréable, c'est vrai.

LOUISE.

Avez-vous reçu ma petite lettre ?

DE PUYSEUX.

Ce matin. Je n'ai pu vous apporter cela moi-même, mais j'ai donné mes ordres et vous aurez le tout avant qu'il soit une heure.

LOUISE.

Merci !

DE PUYSEUX.

Un avis... vous allez trop vite.

LOUISE.

Oh !

DE PUYSEUX, vivement.

Je parle au point de vue des ménagements que vous avez à garder seulement.

LOUISE.

N'ayez nulle crainte. Avant une heure ?

DE PUYSEUX.

Oui !

Il va pour s'éloigner.

LOUISE.

Pssit ! emmenez Anatole.

ANATOLE.

C'est fini ?

LOUISE.

Je vous demande pardon, il s'agit d'affaires de famille.

ANATOLE.

Comment donc ! (A part.) Côté maternel, toujours !

LOUISE.

Vous n'avez rien vu de beau dans mon album ?

ANATOLE.

Pas grand'chose ! Vous ne recevez donc plus monsieur Bultaut ? C'est son portrait qui me fait songer à lui... c'était un charmant causeur !

Il jette l'album sur la table.

DE PUYSEUX.

Il a cessé de venir sans crier gare !

LOUISE.

Tout le monde s'en est étonné ; il se montrait fort assidu et je l'aimais bien. Esprit vif, nature excellente... Vous voyez, je le regrette... Mon mari est furieux ; c'était son meilleur ami... Il y a des désertions qui sont douloureuses.

ANATOLE.

Gageons qu'il y a une femme dans ce mystère !

LOUISE.

Je sais qu'il était amoureux d'une jeune fille, en effet ; il était même officiellement le fiancé de cette personne, mais j'ignore ce que tout cela est devenu.

ANATOLE.

Parbleu ! c'est devenu une idylle.

DE PUYSEUX.

Bah ! bon voyage !

ANATOLE.

Eh ! c'est vrai, vous ne l'aimiez pas.

DE PUYSEUX.

Ma foi, non ! Dix heures !... oh ! oh !... venez-vous avec moi ?

ANATOLE.

Mais je...

LOUISE, vivement.

A tantôt !

ANATOLE, saluant.

Madame...

LOUISE.

Au revoir ! au revoir !

ANATOLE, à part.

C'est bien cela ; elle a peur de rester seule avec moi ! Cher ange ! (Saluant.) Madame !...

DE PUYSEUX.

Venez-vous, jeune France ?

ANATOLE.

Jeune France !.. je vous suis, vieille Gaule !

Ils sortent.

## SCÈNE III

LOUISE, seule.

LÀ, j'aurai l'argent, le billet sera payé... Voyons, demain à deux heures, je suis libre jusqu'à six heures !.. Je vais lui écrire (Préparant ce qu'il faut pour écrire en chantonnant :)

Nous, nous sommes les vieux noceurs,  
C'est notre bourse qui régale ! etc \*

(Elle s'assied, écrit vivement ; on entend parler au dehors.) Mon mari !  
(Elle va pour fermer son buvard, continuant.) Bah ! tant pis !

Elle laisse entrer sans se déranger et termine sa lettre.

## SCÈNE IV

LOUISE, CHOPIN, ÉVARISTE.

CHOPIN, du dehors.

Je te tiens, je ne te lâcherai pas. Allons, entre !

Il pousse Évariste en scène devant lui.

ÉVARISTE.

Finis donc, sapsristi ! j'ai l'air d'un malfaiteur que l'on jette en prison.

CHOPIN.

Tiens, tu es là, Louise... ! bonjour... qu'est-ce que tu fais ?

LOUISE.

J'écris à ma mère, comme tu vois ; je n'ai plus que l'adresse à mettre.

Elle met sa lettre dans l'enveloppe.

CHOPIN.

Ne te presse pas !

LOUISE.

J'ai fini... là !.. Si tu sors, mets-la à la poste ! c'est pressé ! n'oublie pas !

Elle pose la lettre sur la table.

\* Le *tit F* est, 2<sup>e</sup> acte.

CHOPIN.

Ai-je jamais oublié ?

LOUISE.

Non !.. Vous voici donc, monsieur Tulan, vous devenez très-rare; pourquoi donc ?

ÉVARISTE.

Mon Dieu, madame, c'est peut-être pour avoir quelque chose de commun avec la vertu.

CHOPIN.

Tu sais qu'il ne me suffit pas de plaisanteries, à moi ! J'entends savoir pourquoi mes amis ne viennent plus me voir et désertent ma maison. Tu te piques de franchise, eh bien ! sois franc. Parle, ou je te mets à la question.

LOUISE.

De l'eau.

ÉVARISTE.

Oh ! vous y mettez bien un peu d'absinthe ?

CHOPIN.

Voyons, voyons; pas d'esprit, des raisons.

ÉVARISTE.

Tu m'ennuies !

LOUISE.

Est-ce que je vous gêne ?

ÉVARISTE.

Pas du tout.

LOUISE, rient.

Eh bien ! je m'en vais tout de même; les interrogatoires m'ont toujours ennuyée à bâiller ! Je vais chiffonner. — N'oubliez pas ma lettre. — Bonsoir !

## SCÈNE V

ÉVARISTE, CHOPIN.

ÉVARISTE.

Elle est toujours gaie, la femme.

CHOPIN, un peu amèrement.

Pourquoi serait-elle triste ? Je lui laisse prendre tous les plaisirs qu'elle aime ; je n'em'occupe de sa toilette que pour lui

passer ses fantaisies ; je la livre à ses goûts. Oh ! nous sommes un petit ménage bien heureux ! Jamais une querelle. — A présent, du moins. — J'avoue que j'étais d'une autre humeur, il n'y a pas bien longtemps. [ Toutes ces frivolités me semblaient indiquer que ma femme... Quand on aime, on voudrait que l'être aimé n'eût que les goûts et les pensées que l'on croit utiles au bonheur. Aussi, je voulais combattre les goûts mondains de Louise ; j'avais je ne sais quel idéal superbe d'union calme et douce ! — C'est un péril plus grand que bien d'autres, de vouloir contre-carrer des goûts très-prononcés ; j'ai vu le danger ; j'ai compris que ma femme ne pouvait pas rêver le même bonheur que moi, étant d'une nature et d'une éducation différentes ; alors, j'ai changé d'allures. Elle fait ce qu'elle veut, je fais ce que je peux ; à la grâce de Dieu ! — Je n'ai pas à me plaindre, du reste. Ses plaisirs ne la font point trop abandonner ma maison ; son luxe cache beaucoup d'économie. Je suis moins dans mon rêve, mais j'ai plus de liberté d'esprit et plus de tranquillité. — ] Bah ! je voulais être marié, je me contenterai d'être en ménage et je me trouverai plus heureux peut-être d'une chose plus facile. — Si tu me disais pourquoi je ne te vois plus ?

ÉVARISTE.

Parce que... je travaille beaucoup.

CHOPIN.

Tu mens... pardon, mais... ce n'est pas toi qui m'as quitté seulement : Lionel ne vient plus ; me voici privé de mes deux meilleurs amis. Tout d'un coup, sans que je sache pourquoi. Sais-tu que j'ai cherché les causes de votre fuite et que j'ai tremblé. Tous deux à la fois ! Les deux êtres aimés près desquels j'ai lutté, pensé, labouré mon champ ! Et vous me désertez ensemble juste au moment où j'avais besoin de vos mains amies et de vos sourires honnêtes !

ÉVARISTE.

Voyons, Gustave....

CHOPIN.

Laisse-moi dire, cela me soulage. — Je ne suis pas heureux, va ! J'adorais Louise, je la voyais avec des yeux d'amant enthousiaste, je rêvais avec elle une vie paisible et magnifique, je la croyais capable d'être une véritable épouse. Hélas ! j'ai vu trop vite que ce n'est qu'une enfant coquette et rieuse, cœur insouciant à qui sa joie vulgaire suffit, esprit mal cultivé, pauvre être charmant instruit à séduire les yeux, fille de sa mère ! Ah ! mes rêves ! J'en voulais faire une âme, ce ne sera jamais qu'une femme gracieuse ! Voilà une désil-

lusion poignante, un malheur caché qui frappe en plein cœur ! Et c'est aux jours de ces douleurs que je cherche en vous mes vieux amis ! Ah ! vous êtes méchants, bien méchants ! L'heure est douloureuse. Il faut que j'accepte d'être le mari d'une femme frivole ! Mais venez donc, venez donc me soutenir ; j'ai peur d'aller au désespoir plus vite qu'à la résignation ! Juge à quel point j'ai besoin de vous ! J'adore Louise, je l'adore et j'en suis jaloux !

ÉVARISTE, *sourdement.*

Je connais ça ; c'est bête avec certaines femmes !

CHOPIN.

Ah ! tu comprends mes craintes, toi !

ÉVARISTE.

Mais non, je pensais à mes douleurs passées, ne vas pas croire.....

CHOPIN.

Tu ne sais pas mentir ! Allons, sois franc, la certitude est moins terrible que le doute ; voyons. — Pourquoi ne venez-vous plus me voir ?

ÉVARISTE.

Est-ce que tu te figures que la femme est pour quelque chose dans notre absence ?

CHOPIN.

Oui... j'ai... j'ai pensé que vous ne veniez plus pour ne pas être tentés de me dire ce que vous voyiez ! Juge !

ÉVARISTE.

Je n'ai plus le droit de rien cacher alors ; mon silence serait un aveu et je ne saurais le laisser dans ces idées fausses. J'ignore pourquoi Lionel ne vient plus, il est invisible, il ne veut recevoir personne : je pense qu'il a une intrigue d'amour toute particulière qui ne nous regarde en rien. Pour moi, je ne viens plus ici parce que je ne puis mettre les pieds chez toi sans me sentir d'invincibles démangeaisons de mordre ; les gens que tu reçois me déplaisent trop.

CHOPIN.

Crois-tu qu'ils me plaisent ?

ÉVARISTE.

Alors.....

CHOPIN.

Ce serait des querelles à n'en plus finir, la mère s'en mêlerait.

ÉVARISTE.

Veux-tu me permettre d'être franc, comme autrefois ?

Eh bien ! si ta femme devient... hydrophobe, souviens-toi que tu as laissé entrer des chiens enragés. Les corrupteurs admis, attends-toi à la corruption. — Tu commets une imprudence qui est une lâcheté !

CHOPIN.

Comme tu vas loin !

ÉVARISTE.

Je suis revenu de ce pays-là, tu l'oublies. J'aimais une coquette aussi et je cédaï à ses caprices. Ma coquette est devenue une coquine ! Et me voilà ! La petite bête est morte ! Il y a de l'amertume pour jamais sur mes lèvres ! J'étais fier et plein d'espérance ! A présent — cœur brisé, manœuvre et buveur d'absinthe ! — Si tu ne veux pas aller où je suis, brise les échelons ! — Sais-tu ce que je ferais à ta place ? Ce serait huit jours de lutte ! On pleurerait, je ne céderais pas ! Je jetterais à la porte tout le monde que tu reçois, le Bouniol de Puyseux en tête, le bel Anatole, les autres aussi, tous, la mère avec ! — La mère d'abord ! — Ou bien je ferais une croix sur le mot : *avenir* ! — Voilà ! ça me pesait là.

CHOPIN.

Louise en colère contre moi ! ... Tu ne sais pas comme j'ai peur de la fâcher... je suis lâche, n'est-ce pas ? ... je l'aime trop ! ... Il me faudrait au moins un prétexte ! ...

ÉVARISTE.

Si un homme avait du poison à la main, tu le laisserais donc jeter cela dans ton potage faute d'un prétexte à le pousser dehors ? — A la porte, la mère, les amis, tous, et d'un seul coup de balai ! — Tu sais ce que nous t'avons dit avant le mariage ? Sa mère en a fait une coquette, ne la laisse pas, aidée par des courtisans, devenir une coquine. Il n'y a pas à compter sur sa mère. Quiconque fit de mauvaises actions n'est capable que de mauvais conseils ! — Je te demande pardon d'être si brutal, mais il me serait douloureux de te voir puni d'une belle action et d'une noble tentative. — Prendre une fille coquette, sans dot, frivole, mais pure encore, et l'épouser, malgré les défauts qu'on lui trouve, pour essayer d'en faire une honnête femme, une mère, un être vertueux qui ne connaîtra pas les hontes que connaît sa mère, c'est d'un honnête homme ! mais qui veut la fin veut les moyens. Tant pis si l'on crie. — Le médecin, qui voit la gangrène menacer un homme, ne demande pas au malade s'il lui plaît qu'il taille sa chair. Allons, allons, à la porte les semeurs de vice !

CHOPIN.

Et... et s'il était trop tard !

ÉVARISTE.

Allons donc !

CHOPIN.

Tu ne sais pas que ce sont mes accrètes pensées, mes craintes quotidiennes que tu viens de formuler. Les entendre par la bouche d'un autre, c'est entendre le cri de mon bonheur en détresse ! Ah ! mon ami, que j'ai souffert ! — Plus je vais, plus je vois que ma femme doit plaire à tout le monde et qu'elle ne sait pas ce que c'est que les choses nobles !... Alors... tu comprends... j'ai peur ! Et je l'adore, je l'adore !

ÉVARISTE.

Mais si tu ne te révoltes pas, tu vas te laisser abrutir, toi ! — Ah ! mais non ! Il faut lutter.

CHOPIN.

Contre qui ? contre la nature de ma femme ? comment ? Il n'y avait que l'amour qui pût m'aider, et je ne suis pas aimé. — Oui, je sais bien, j'ai cru être aimé ; mais, tu ne le sais pas, je m'aperçois que ce sourire, ces regards, cette grâce, tout ce qui m'enivrait, est perpétuel ; cela existe pour les autres ; elle est comme cela pour tout le monde ! Qu'est-ce que tu veux ? on l'a instruite à cela ! — Ah ! quelle misérable éducation ! — Et dire qu'il y a des gens qui vous rient au nez quand on parle de science féminine : il semble qu'une fille qui ne serait pas absolument frivole, coquette, ignorante, serait tout à fait détestable et ne pourrait jamais être ni bonne épouse ni bonne mère ! Ah ! sottise humaine, comme elle te connaissait bien, cette mère qui instruisait sa fille à coquetter seulement ! Elle savait bien que cette fille sans dot trouverait toujours un mari et marcherait dans la vie entourée de courtisans charmés et de débauchés enivrés ! Tiens, j'ai des envies de jeter tout à vau-l'eau, moi avec !

ÉVARISTE.

Tu vas lutter, pardieu ! je le veux ; entends-tu ?

CHOPIN.

Et s'il était trop tard !

ÉVARISTE.

Encore ce cri désespéré !... Mais tu sais donc ?..

CHOPIN.

Rien !... N'est-ce pas le mari qui ne sait jamais rien !

ÉVARISTE.

Je ne suis pas le mari, moi ! — Eh bien, je ne sais absolument rien, parole d'honneur !

CHOPIN.

Il y a des douleurs sur moi, je les entends qui viennent, je

les sens qui planent, prêtes à s'abattre ! — Avec l'espérance, j'ai perdu la foi ! — J'ai fait une faute stupide : je lui ai laissé sa mère ! — C'est épouvantable ce que je pense, n'est-ce pas ? — Qu'est-ce que tu veux ? — Je ne peux pas oublier quelle mère eut Louise ! Et puis, je me demande si l'on peut espérer faire une honnête femme de la fille, de l'élève d'une coquine ! — Et j'ai peur que ma grande action ne soit une grande folie ! Tiens, j'ai peur de tout et de tous. J'ai soupçonné cet Anatole.

ÉVARISTE.

Un imbécile !

CHOPIN.

Un fat bien mis, le masculin d'une coquette ! — Oh ! je ne soupçonne plus. Je regrette ces soupçons-là ; je ne les ai perdus que pour en trouver de plus durs ! — Un jour, j'étais là, on me croyait bien loin, j'entends Louise chasser presque durement ce soupirant que je croyais encouragé. Depuis, j'observai : devant moi, charmante ; moi, absent, rêvêche. Ah ! mon pauvre ami, comme l'esprit travaille ! Je me suis mis là qu'elle voulait me faire soupçonner l'innocent pour m'empêcher de chercher trop sérieusement le vrai coupable. Si tu savais comme j'ai tout observé alors ! moi, jaloux ! moi, espion ! Je te demande un peu ! — Alors, tu ne sais rien ?

ÉVARISTE.

Non, sur l'honneur !

CHOPIN.

Je suis sûr que Lionel sait quelque chose et qu'il ne vient plus pour ne pas se trahir et me faire du mal ; j'en suis sûr !

ÉVARISTE.

Et tu n'es pas allé le trouver ?

CHOPIN.

Non, oh ! non. J'avais peur de ne pas me tromper et d'apprendre les imprudences de Louise.

ÉVARISTE.

Mais tu as dû souffrir horriblement.

CHOPIN.

Ah ! oui !

ÉVARISTE.

Je vais te chercher Lionel.

CHOPIN.

Merci.

ÉVARISTE.

Tu vas voir qu'il y a une raison toute simple à sa désertion, une raison qui ne touche pas du tout à ce que tu crois. Attends-nous ici, je te l'amène tout de suite. Tiens, nous at-

lons profiter de ce que nous serons tous les trois réunis pour prier certains visiteurs de ne plus revenir.

CHOPIN.

Soit ! il ne sera pas dit que je n'aurai point tout fait pour le bien. Reviens vite !

ÉVARISTE.

Sois tranquille, je tiens à donner un dernier coup de griffe en plein Bonniol de Puyseux.

Il sort.

## SCÈNE VI

CHOPIN, seul.

Et s'il était trop tard !... Mais cette pensée-là ne me quittera donc jamais ? Voyons, je suis fou ! C'est elle aussi qui me rend soupçonneux, avec ses coquetteries ! Jolie, rieuse, toujours en plaisirs ; comme on a dû lui faire la cour ! On ne peut la voir sans sourire, elle est adorable ! C'est effrayant : tout pour se faire adorer, rien pour se faire respecter ! C'est fatal, alors ! Voyons, voyons, à quoi vais-je penser ? Elle est toujours ici ou bien chez sa mère. Oui, mais quelle mère !... Ah ! sa lettre. J'allais l'oublier. Je n'ai jamais vu si souvent écrire. Je crois qu'elle ne change pas un ruban de place sans l'annoncer à sa mère !... Ah ! je voudrais bien être à la place de sa mère ! alors... je saurais tout !... tandis que je ne sais rien... Alors, je doute .. je me crée des douleurs terribles... des chimères peut-être... car je l'aime tant qu'elle ne voudrait pas me trahir.. Ah ! je donnerais bien... Ah ! (Regardant la lettre.) Mais tout ce qu'elle pense est là... ce serait bien simple de... Allons, allons, voilà que je rêve u. e. acheté, moi ! Oh ! soupçons ! oh ! jalousie ! où me conduisez-vous ? C'est pourtant ma joie qui est là peut-être. Je ne peux pas douter comme cela, je ne le peux pas ! cela me tue ! (Brisant l'enveloppe.) Tant pis ! je souffrais trop ! Enfin !... Une autre enveloppe !... Ah ! sa mère est sa complice ! Voyons... je me trompe... je n'ose pas regarder l'autre adresse... Ah ! je saurai... Lionel Butaut !... mon ami !... ma femme !... (Tombeant assis.) Ah ! misérables ! ah ! misérables !

---

## ACTE DEUXIÈME

---

Une petite chambre très-simple. — Fenêtres à droite. — Portes latérales à gauche et à droite. — Une table recouverte de livres et de papiers en désordre ; sur le coin de la table, un livre ouvert, sur lequel est posé un poignard à lame plate, servant de couteau à papier ; sièges en chêne. — Livres çà et là ; quelques plâtres ; des gravures ; mobilier coquet ; encombrement de petits accessoires.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

**ÉVARISTE** *entrant, il parle à quelqu'un qui n'entre pas.*

Tu me prends pour un autre, Bétien ! Lionel n'est pas là ? — Eh bien, dis lui que c'est moi et qu'il se presse. — Allons, houst ! — Gustave a raison, cela ne peut pas durer ainsi il faut en revenir au temps passé ! Lionel me faire dire qu'il n'est pas chez lui ? Gustave me faire entrer de force dans sa maison ! Évariste ne plus serrer la main des deux meilleurs amis de ce monde ! Allons donc ! nous sommes trois brutes ! Je vais faire une scène ! — Ah çà ! pourquoi refuse-t-il de me recevoir ? Eh ! tant mieux, morbleu ! cela prouve du moins que Gustave se trompe et que Lionel ne sait rien sur Louise. — C'est une amourette qui le retient ! Ah ! fichtre !.. une amourette ! Eh bien, et ?... Oh ! oh ! je vais peut-être gronder un peu moi ! — Ah çà ! viendra-t-il ? — Holà ! Hé ! Lionel ! sacrebleu, je démolis tout si on ne vient pas.

### SCÈNE II

**ÉVARISTE, LIONEL.**

**LIONEL**, *moitié fâché.*

Ne casse rien, me voilà. Qu'est-ce que tu veux ?

**ÉVARISTE.**

Te dire des sottises. — Tu vas bien ?

**LIONEL.**

Merci. — Dis vite, je te prie : j'attends quelqu'un.

**ÉVARISTE.**

Peste ! c'est ainsi que tu reçois de vieux amis, toi ? Je ne t'en fais pas mon compliment.

LIONEL.

Voyons, voyons, pas de prêche.

ÉVARISTE.

Je désire savoir d'abord pourquoi tu fermes ta porte à tes amis?

LIONEL.

Dame! parce que..... parce que j'aime la solitude.

ÉVARISTE.

Je les connais, ces solitudes-là : — Les oiseaux nomment cela un nid [et l'on y fait des petits\* 1]

LIONEL.

Ne t'amuse pas à mes dépens : je suis prêt à tout faire pour répondre à la demande inconnue que tu viens m'adresser, mais hâte-toi : je te jure que j'attends quelqu'un.

ÉVARISTE.

Tant pis pour ce quelqu'un.

LIONEL.

Quelqu'un qui ne peut pas attendre.

ÉVARISTE.

Ce n'est pas cela que veut dire mon tant pis! Les précautions que tu prends pour être seul quand vient ce quelqu'un ne sont pas à son honneur. — À qui crains-tu de faire honte? — Aux autres, ou bien à vous! Peste! que d'isolement il vous faut! Voilà un quelqu'un qui m'a tout l'air d'une femme en rupture d'honneur!

LIONEL.

Tu ne sais pas qui tu insultes.

ÉVARISTE.

Mon cher, il n'y a que les honnêtes gens qui aient droit à un nom personnel; les autres ne sont plus ni monsieur un tel, ni madame trois-étoiles, ce ne sont plus que des coquins. — Palsambleu! comme eût dit défunt Richelieu, Dieu ait son duché! — Voilà une petite femme qui tient bien à l'incognito elle se déshabille donc beaucoup à huis-clos qu'elle abaisse tant son voile en public? — Que de pudour! — C'est une Anglaise, bien sûr!

LIONEL.

Cesse tes mauvaises plaisanteries : c'est une honnête femme!

ÉVARISTE.

Splendide! tu dis ça parce qu'elle est mariée! Ne te permets donc pas des lapsus pareils, on en prend l'habitude! Une honnête femme..... d'avant le déluge! — Parce qu'elle a un mari? ah! bien, non! Si tu appelles ces femmes-là des femmes honnêtes, je canoniserai les courtisanes. Tu me roules des yeux furibonds! Tu es donc de bonne foi? Ah ça!

comment appellerais-tu ta femme si elle prenait un amant et l'allait voir en cachette ?

LIONEL.

Ce n'est pas la même chose.

ÉVARISTE.

Patatras ! Voilà tous les hommes, tenez, les voilà tous ! C'est idiot, et c'est avec cette ineptie aux lèvres que l'on a fait les codes et les morales ; lis plutôt toutes les lois sur l'adultère et regarde toutes les actions du monde ! — De deux choses l'une : ou tu te mens à toi-même, ou tu perds la bon sens !

LIONEL.

Il me semble que je ne suis plus d'âge à recevoir de pareils sermons.

ÉVARISTE.

On est d'âge à recevoir des leçons tant qu'on est d'âge à commettre des sottises. Tant pis si l'on en commet avec des cheveux blancs ! La couleur des cheveux n'est pour rien là dedans et la sagesse n'est pas une question de perruque.

LIONEL.

J'aime qui je veux, je reçois qui me plaît et j'estime les gens comme je les crois estimables, voilà ma façon d'être.

ÉVARISTE.

Ta façon d'être consiste-t-elle aussi à donner la main au mari de cette honnête femme ?

LIONEL.

Évariste !.....

ÉVARISTE.

Mais regarde-moi, donc, toi ! Tu ne te mets en colère que pour dissimuler un autre sentiment. Diable ! tu n'es pas fier de cet amour-là !

LIONEL.

Comment ! tu...

ÉVARISTE.

J'ai touché juste.

LIONEL.

En vérité, je te jure...

ÉVARISTE.

Tu as tressailli, donc j'ai mis le doigt sur un endroit sensible, sur une plaie peut-être ! c'est sur une plaie ! — Voyons, ne crois pas que je veuille te blesser, n'es-tu pas un peu mon frère ? — Tu as donc honte d'aimer celle qui vient ici ?

LIONEL.

Eh ! bien, oui.

ÉVARISTE.

Elle est donc bien méprisable !

LIONEL.

Pas plus qu'une autre, moins que bien d'autres même ! — Je ne peux pas te dire ! — Mais c'est vrai, j'ai honte, oh ! j'ai bien honte !

ÉVARISTE.

Mais alors..... ne te fâche pas..... il faut bien dire les mots comme ils sont..... être l'amant de cette femme, c'est donc une lâche..... non..... une..... enfin une mauvaise action que tu commets ?

LIONEL.

C'est une lâcheté !

ÉVARISTE.

Feu du ciel ! Ah ! que voilà bien l'amour : dès qu'il cesse d'être noble, il n'entraîne plus que des vilénies !

LIONEL.

Oui, c'est une lâcheté, et cela me révolte. Je ne suis pas habitué à rougir de moi-même. Jusqu'à ce jour, je pouvais regarder fixement mon âme, et maintenant.... Ah ! que c'est dur de baisser les yeux devant sa conscience ! Ah ! que c'est amer ! — Je ne sors plus, parce que j'ai peur que l'on voie au travers de mes yeux ! Comme je comprends les gens qui vont ensevelir leur amour coupable dans une solitude ! — Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'on tombe sans y penser : c'est après que l'on voit la bourbe où l'on est ! — Tiens, c'est cette femme qui m'a fait tomber si bas devant moi-même. Je ne sais pas comment cela s'est fait ! je la voyais et ne pensais à rien ; j'ignorais son charme et son sourire ; j'eusse ri de penser que je pouvais l'aimer ; je lui voyais des défauts ! Comment a-t-elle fait ? Je ne sais pas ! Quand a-t-elle commencé à me sourire ? Je l'ignore ! Pourquoi ? Je ne peux pas le dire ! — J'avais dit du mal d'elle, ce que je pensais !

ÉVARISTE.

C'est peut-être pour cela !

LIONEL.

Elle savait que je ne songeais pas à elle, que j'estimais son mari, que je regardais un séducteur comme le pareil d'un voleur, que j'aimais même une autre femme.

ÉVARISTE.

Ah ! tu me donneras tant de raisons que je finirai par me demander comment elle ne t'a pas séduit plus tôt.

LIONEL.

Enfin je me suis aperçu que je l'aimais, que j'étais fou plutôt ; et je n'ai pas eu le temps ni de la réflexion ni de la révolte. Elle était près de moi, souriante, coquette, m'étourdissant, et j'ai compris qu'elle s'était fait aimer ! — A mon premier cri d'amour, elle est tombée dans mes bras ! C'est moi, la femme

séduite ! — Depuis, je suis fou, elle m'enivre ! Quel cri d'indignation j'ai poussé quand je me suis réveillé seul, devant mon œuvre ! Je me trouve vil, je me révolte, je voudrais fuir et je reste ! Si tu savais quel charme, quelle grâce, quelle beauté ! Je sais bien que je suis un lâche de mépriser mon crime et de le prolonger, je le sais bien ! Et, tu vois, je l'attends ! Je ne sors plus, je ne reçois plus personne, je n'ai plus d'amis, je vis seul : — je l'attends !

ÉVARISTE.

Au diable les charmeuses !... mais, malheureux, et Marguerite ?

LIONEL.

Ah ! ne prononce pas ce nom-là !

ÉVARISTE.

Et pourquoi ne pas le prononcer ?.. Ah ! tu parles de lâchetés commises et tu ne penses qu'à l'époux trompé ! Certes, se laisser abaisser par une sirène, perdre sa liberté pour une charmeuse, tromper un homme dont on serrait la main, c'est lâcheté ! Comment nommeras-tu ton autre crime ? Quoi ! tu rencontres une honnête fille, belle, charmante, digne de toi ; tu lui fais la cour, tu te dis son fiancé, tu te fais aimer pour t'enfuir aux bras d'une misérable coquette, adultère ou courtisane peut-être ! Voilà qui est infamant ! une action pareille dans la vie d'un homme est la plus honteuse des taches ! cette pauvre honnête fille n'a plus d'espérance possible ; elle ne peut rien, les mœurs la condamnent au silence, au désespoir désarmé ; elle ne peut même pas pleurer librement ; il faut qu'elle se respecte ! ah ! misérable que tu es ! si tu restes un instant de plus dans cette honte, renonce au respect des honnêtes gens et commence à te mépriser toi-même.

LIONEL.

Accable-moi, frappe-moi si tu veux ! je sens bien que je suis lâche ! je comprends mon action, va !.. Je me sais même plus coupable que tu dis, bien plus coupable encore !

ÉVARISTE.

Ah ! tu... tu as déshonoré Marguerite ?

LIONEL.

Non ! pas cela, oh, non ! pas cela ! Dieu merci ! je ne suis pas capable de cette infamie ! c'est égal, je suis un misérable malgré tout !

ÉVARISTE.

Il ne faut pas rester dans l'abîme ; puisque tu te sens en pleine honte, tu dois aspirer après un peu d'air pur. Il faut lutter.

LIONEL.

Eh ! je ne peux pas !

ÉVARISTE.

La Marseillaise des lâches ! c'est avec un *je ne peux pas* qu'on se précipite éperdument dans les lâchetés et dans les crimes ; cela dispense d'efforts, *je ne peux pas* ! cela brise les devoirs ! Tu me mets en colère : allons, debout ! il faut rompre d'abord.

LIONEL.

Tu ne sais pas comme elle est adorable !

ÉVARISTE.

Allons donc ! tu te figures que tu l'adores pour rejeter la honte de ta faute sur ta passion. Je connais cela, c'est l'histoire de tous les coupables qui ont un reste de fierté : ils se croient une passion pour s'excuser d'un crime !

LIONEL, vivement.

Je sens bien que je l'aime !

ÉVARISTE.

La preuve, tu protestes !.. Tu prends un feu de paille pour l'incendie de Moscou ! allons, remonte vers le devoir... tu es mille fois trop heureux ! est-ce que le devoir, ce n'est pas le bonheur calme et véritable, avec l'estime des autres et de soi-même, avec l'amour de Marguerite !

LIONEL.

Je sens bien que tu as raison.

ÉVARISTE.

Tu ne sais donc pas comme elle est belle, noble, pure, adorable, ta Marguerite ?.. Allons, allons ! s'il faut un prétexte à tes scrupules, en voici un : j'ai besoin de toi, il me faut ton aide pour consoler et rassurer un ami. Voilà de la besogne noble, j'espère.

LIONEL.

Un ami ?.. certes, je ferai ce que tu voudras !.. Quel est cet ami qui nous réclame ?

ÉVARISTE.

Gustave.

LIONEL.

Chopin !

ÉVARISTE.

Ah ! ah ! voilà qui te fait tressaillir ! tu te souviens des services reçus et de ton ingratitude. Trois mois sans le voir !

LIONEL.

Oui, c'est... enfin il a besoin de moi ?

ÉVARISTE.

L'heure douloureuse que nous avions prévue est arrivée. Lorsque nous lui disions, toi plus hautement que moi encore, que celle qu'il aimait n'était bonne qu'à faire une maîtresse, il souriait et nous jurait qu'il en ferait une honnête femme !

Hélas ! corvette armée en course, capable d'attaquer, incapable de se défendre, disais-tu ! Il ne voulait pas te croire alors, et maintenant, il soupçonne, il est jaloux. Cela te fait frémir, n'est-ce pas ? Tu vois qu'il faut le rassurer d'abord, le fortifier ensuite ! Allons, viens !

LIONEL.

Je ne peux pas le suivre.

ÉVARISTE.

Pour attendre cette femme ? Ah ! prends garde, je vais te croire déchu de toute vertu ! Tu oublies de qui je te parle ! il s'agit de Chopin, de ce Chopin qui payait tes dettes et se battait contre qui t'insultait, de ce Chopin qui te soigna deux mois, de ce Chopin qui buvait de l'eau les jours difficiles pour que nous ayons du pain tous les trois... C'était hier, et tu ne t'en souviens plus !

LIONEL.

Oh ! ce n'est pas cela ; tu ne peux pas croire que je n'aie plus d'âme ! tu me juges trop sévèrement, mais aller voir Chopin ! tu ne sais pas ce que tu me proposes ! Voir Gustave ! Tu as raison, je dois partir, je dois briser ma chaîne, je dois fuir. Emmène-moi donc. Allons où tu voudras, bien loin ; mais ne me parle pas de voir Chopin : ne m'en parle jamais !

ÉVARISTE.

Quelle insulte t'a-t-il donc faite qu'elle efface ses bienfaits ?

LIONEL.

Lui ? rien ! c'est un noble cœur, ne le soupçonne pas !

ÉVARISTE.

Alors, c'est toi !.. mais quel crime peut-il te reprocher pour que tu n'oses même pas parler de lui sans rougir ?.. Ah ! non, je t'insulte, non, cela n'est pas possible ! tu n'aurais pas fait cela !

LIONEL.

Je...

On entend parler au dehors.

ÉVARISTE.

Chopin !

LIONEL.

Lui !.. ah ! cache-moi, cache-moi ; je suis un infâme !

ÉVARISTE.

Monstre !.. Allons, redressez la tête, il ne sait rien peut-être !

Chopin entre. Silence.

## SCÈNE III

LES MÊMES, CHOPIN.

CHOPIN.

Bonjour, Lionel... Tu ne m'attendais point, n'est-ce pas ? surtout après la visite d'Évariste. J'ai eu peur que mon messager ne sache pas t'amener et je suis venu moi-même... Donne-moi donc la main !... Tu m'as fait beaucoup de peine en ne venant plus me voir. Je n'ai pas pu croire que c'était ingratitude ou bien oubli ; alors je me suis imaginé des choses !

LIONEL.

Tu... tu avais tort.

CHOPIN.

Évariste t'a conté mes peines et mes craintes, n'est-ce pas ? Si les unes ne sont que chimériques, les autres sont bien réelles. Je me suis beaucoup plaint de ta désertion ; il paraît même que je n'en parlais qu'avec une certaine douleur puisque ceux que j'aime ont songé à me rendre mon ami le plus cher. Je ne voulais pas venir ; tu sais ce que je craignais ? des folies ! et puis, une sottise fierté me retenait ; mais je sentais bien qu'au premier prétexte, je viendrais à toi. C'est ma femme qui me fournit ce prétexte-là. Chère femme ! elle m'a vu si désolé de ton absence qu'elle a voulu t'écrire à mon insu, pour te dire ma peine, sans doute. J'ai trouvé une lettre à ton adresse au milieu de bien d'autres ; je te l'apporte. C'est le prétexte tant souhaité ! Tiens, voilà cette lettre ? vois si ce que dit la femme peut gagner la cause du mari.

Il lui tend la lettre.

LIONEL.

Comment, tu... tu m'apportes cette lettre, toi !

CHOPIN.

Prends, mais prends donc et dis-moi si tu serais revenu après ?

LIONEL.

Oh !... certainement... je crois.

CHOPIN.

Allons, lis !

LIONEL.

Oui, oui,

( Il détache la lettre. )

CHOPIN, le dévorant des yeux.

Ah ! enfin !

ÉVARISTE, à part.

Ah ! misère ! il sait tout !

LIONEL, les regardant affolé.

Comment, il faut que je lise cela... comme ceci... devant...

CHOPIN.

Mais lis donc, lis tout haut, que je sache ce qu'elle te dit!... tu vois bien que j'attends!...

LIONEL, comprenant.

Ah!... (Il recule, regarde Chopin et finit par tomber à ses genoux en lui présentant la lettre ouverte.) Tiens, lis... lis et tue-moi!

CHOPIN, soissant la lettre.

Misérable!...

LIONEL, se relevant.

J'ai commis une lâcheté, c'est vrai, et je suis plus vil qu'un criminel ordinaire... Je ne saurais même parler de ce que je croirais avoir d'excuses quand c'est à toi que je parle!... Mais ne pense pas que j'ignore ma faute!... Oh! non, je me méprise, je vois mes actions dans toute leur exécration laideur... Ma conscience ble-sée ne secrète plus que du remords! J'ai l'âme pleine de honte!... Venge-toi; cela me fera du bien de souffrir par tes mains... Je t'en prie, frappe-moi, déshonore-moi, venge-toi!...

CHOPIN.

Ah! oui, tu mérites la mort! Si tu savais comme je serais heureux de te tuer!... Mais tu sais bien que je ne te tuerai pas, tu le sais bien! — Ne crois pas que cette obéissance à ma conviction te sauve de moi! Non! non! Je veux que tu sois puni! — Ah! tu m'as pris ma femme, à moi? Tu l'aimes donc? Eh bien! je lui dirai ce que tu étais pour moi, mes bienfaits, mon dévouement, tout, tout; je lui dirai que je t'appelais mon ami, mon frère, mon enfant, et je lui montrerai ce que je souffre de ton crime: si elle a un peu de conscience, un atome seulement, elle n'aura plus pour toi que du mépris! Et puis à toi, je te dirai de te souvenir, je te crierai combien j'aimais Louise; je te répèterai ce que tu me disais d'elle: une fille bonne à faire une maîtresse seulement, indigne d'un honnête homme! Et tu te souviendras que j'en voulais faire autre chose qu'une fille perdue, et tu mépriseras cette coquette, qui ne comprit ni mes leçons, ni mon amour, et tu te mépriseras de l'avoir aidée à me punir si durement d'une tentation si noble! — Et je dirai tout cela aux autres aussi, pour qu'il n'y ait autour de vous que du mépris! Oui, je veux me venger! Vous mourrez lentement de honte et de dégoût, car vous n'êtes plus bons qu'à mourir de cela! — Je ne te tuerai pas! je te remplirai de tant de remords que tu ne pourras plus vivre. — Je veux que tu te tues toi-même, je le veux! — Tiens, avec ce couteau-là; c'est de moi qu'il

te vient, ce couteau-là ? Eh bien ! je te l'aurai donné pour que tu me venges avec ! (Il a saisi le couteau.) Mais prends-le donc et plonge-le dans ton misérable cœur, ou bien.....

ÉVARISTE.

Gustave ! tu ne vas pas le frapper ? ce serait un assassinat.

CHOPIN.

Eh bien ! après ?

LIONEL.

Oh ! oui, tue-moi. Tiens, voilà mon cœur, voilà mon cœur indigne, frappe-le !

ÉVARISTE.

Je te jure que tu deviendras plus criminel que lui, en le tuant comme cela !

CHOPIN.

C'est que c'est vrai ! D'ailleurs, je veux qu'il se tue ! Et certes, il se tuera ! Tiens, voici la lettre infâme ; la voici, la lettre infâme ! Tu l'auras sous les yeux chaque jour ! Je veux que tu la voies toujours, cette lettre-là ; et tu la verras ! Tiens ! (Il cloue la lettre sur la table avec le couteau.) Je te défie de l'ôter de là ! Tu sais trop bien que ton crime est lâche, tu te méprises trop de l'avoir commis pour en oser détruire la preuve ! Je te défie d'arracher de là ce poignard ! Quand tu l'arracheras, ce sera pour te frapper avec ! mais pas avant ! pas avant ! je t'en défie ! Adieu !

Il sort vivement. Evariste va pour le suivre, mais s'arrête au fond. Lionel tombe sur un siège.

## SCÈNE IV

ÉVARISTE, LIONEL.

LIONEL.

Ah ! quel être méprisable je suis ! Il a raison, je dois me tuer ! Eh bien ! il n'attendra pas longtemps sa vengeance !

Il se lève et va du côté du poignard.

ÉVARISTE.

Avant que de mourir, pensez au devoir.

LIONEL.

Le devoir ! Comment, le devoir ?

ÉVARISTE.

Marguerite. — Sachez d'abord si vous pouvez mourir sans la tuer. Adieu !

Il sort.

LIONEL, seul.

Amour, ah ! fatal et redoutable amour !

Il tombe assis.

---

## ACTE TROISIÈME

---

Même décor qu'au premier acte.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, MADAME DERVOIS, MADAME  
DURAND.

LOUISE, à la table.

Voici votre argent, madame Durand.

MADAME DURAND, comptant.

Vous avez parfaitement raison... Un... cette pauvre petite, femme... — deux... —... est bien la femme la plus mal mariée qui soit... cinq... deux mille cinq cents... aussi je comprends sa condition, ah! Dieu, oui... C'est bien cela, je vous remercie, voilà votre billet.

LOUISE, prenant le billet.

Vous ne vous plaindrez pas, cette fois-ci, j'espère ?

MADAME DURAND.

Il ne faut pas me garder rancune pour un peu d'exigence ; j'aime l'exactitude ; j'ai mes échéances aussi, je paye les autres, les temps sont durs et je n'achète pas pour rien ce que je vous vends.

MADAME DERVOIS.

Vous ne le donnez pas pour rien non plus.

MADAME DURAND

Ah ! dame, le métier doit nourrir l'ouvrier. Je suis bien raisonnable, allez, et vous ne devez pas vous plaindre ! Je vous ai vue passer l'autre jour avec votre robe havane ; je vous donne mon billet qu'elle vaut plus cher qu'elle n'a coûté. Tenez, la petite Chinchin en est jalouse.

MADAME DERVOIS.

Vous connaissez Chinchin ?

MADAME DURAND.

Si je la connais ! c'est moi qui ai donné des renseignements sur elle au vicomte de Kerpenec. Quelle bonne fille ! Et dé-

pensière ! A propos, voulez-vous la soie bleue que vous savez ?

LOUISE, du petit meuble.

Je ne suis pas décidée.

MADAME DERVOIS.

Je te conseille de la prendre.

MADAME DURAND.

Vos dernières dentelles foraient très-bien dessus, très-bien. Madame Berthelet me la demande, mais je vous donne la préférence.

LOUISE.

C'est que je ne peux pas aller trop vite.

MADAME DERVOIS.

Laisse donc, tu diras que c'est une occasion.

MADAME DURAND.

Eh ! c'en est une aussi, et une fameuse encore.

LOUISE.

Je le sais bien, mais.... pouvez-vous attendre jusqu'à demain ?

MADAME DURAND.

Jusqu'à demain.... c'est qu'on va me presser tantôt.... Enfin qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour vous être agréable ?

LOUISE, continuant à chiffonner.

Eh bien, à demain !

MADAME DURAND.

Mais j'aurai bien du mal.

MADAME DERVOIS.

Est-ce que vous avez eu des nouvelles de Mandarine, ces jours-ci ?

MADAME DURAND.

Moi ! je ne connais que cette histoire. Ça fait un bruit ! Voilà une femme qui a de la chance ; elle ne rencontre que des imbéciles. Le petit Bernois est décidément mort pour elle, ruiné ; il devait partout, jusqu'à son cercle, des dettes de jeu, on ne sait pas combien. C'est son second, vous savez ? La voilà lancée.

MADAME DERVOIS.

Qu'est-ce qu'elle va faire ?

MADAME DURAND

Elle ne sait pas trop, elle a envie de se mettre au théâtre... Dites donc, à propos, est-ce que vous ne voudriez pas d'une robe toute neuve, vous ?

MADAME DERVOIS.

Oh ! moi.

MADAME DURAND.

Madame ne refuserait pas une robe à sa mère, j'en suis bien certaine ; elle a bon cœur.

MADAME DERVOIS.

Nous en reparlerons.

MADAME DURAND.

Je vous y ferai penser. C'est que madame n'est pas de ces filles à oublier leurs parents, comme Chinchin. Tenez, sa mère est à la halle, ça fait pitié.

MADAME DERVOIS.

Ah ! oui.

MADAME DURAND.

« Une bonne fille, c'est la petite sultane, Cascadette.

MADAME DERVOIS.

» Oh ! oui.

MADAME DURAND.

« Vous savez que son amant a donné son nom à un cheval qui vient de gagner aux courses.... La voilà posée aussi.

MADAME DERVOIS.

« Il y a des femmes heureuses ; tandis que d'autres.... Tenez, je n'ai jamais pu gagner dix sous à une loterie.

MADAME DURAND.

« Moi si, j'ai gagné une fois. C'était en 1843, peut-être bien 44... Ah ! Dieu, que nous avons ri. J'avais le n° 8453 je le vois encore, je gagne le lot 49; je vais le chercher, fière comme un turban; c'était des rasoirs anglais, madame, avec leurs cuirs ! Me voyez-vous avec mes rasoirs ! puisque je vous dis ! Ah ! par exemple, je les ai revendus au père de la petite Bijou, qui était mon portier dans ce temps-là. .. Vous savez que c'est demain que se tire la loterie de Carvalo-les-Traquets?... Le gros lot ! J'ai cinq billets.

MADAME DERVOIS.

» J'en ai cinq aussi ; mais je n'aurai rien, vous verrez.

MADAME DURAND.

» Eh ! mon Dieu ! on ne sait pas... Ah ! par exemple, si vous gagnez, vous m'achèterez quelque chose.

MADAME DERVOIS.

» Oh ! tout votre magasin... vous avec.

MADAME DURAND.

» Ah ! bien, non ; vous seriez forcée de prendre mon homme aussi.

MADAME DERVOIS.

» Toujours débauché, donc ?

MADAME DURAND.

» Ah ! ne m'en parlez pas !... » Allons, je flâne, moi, je flâne... A demain ! ... Je vous apporterai la soie bleue et la

robe pour votre bonne mère.... Pardi! nous réglerons toujours bien... Votre servante, mesdames!

## SCÈNE II

LOUISE, MADAME DERVOIS.

LOUISE.

J'ai peut-être tort de la laisser revenir; je serai tentée, et Puyseux m'a dit ce matin que j'allais trop vite et qu'il fallait prendre garde... J'ai cru qu'il allait me débiter un de ces beaux sermons que Gustave me prodiguait jadis.

MADAME DERVOIS.

Les hommes sont superbes!... Ils s'imaginent qu'on s'habille avec des choses à dix sous le mètre... Il faudrait leur plaire sans rien dépenser... Et monsieur Thibault?

LOUISE.

Oh! lui, je crois qu'il n'a jamais su faire une addition.... Seulement, Gustave ne peut pas le voir.

MADAME DERVOIS.

Ne le reçois plus alors... Fais-toi faire une scène à propos de lui et fais-le chasser.

LOUISE.

Oh! si Puyseux continue à sermoner!... Je t'ai envoyé une lettre ce matin.

MADAME DERVOIS.

Bon!... j'y penserai en rentrant... Est-ce que tu as des cartes?

LOUISE.

Non... Gustave va rentrer... Tu sais que cela le met en fureur de te voir faire une réussite.

MADAME DERVOIS.

Pardi!... Il ne croit à rien... Il se moque de moi parce que je parle du treize et du vendredi... Quand je suis là, je crois qu'il fait exprès de répandre du sel, de croiser les couteaux et de tourner sa chaise, parce qu'il sait que ça m'impressionne... On croit à quelque chose ou on ne croit à rien... C'est un athée.... Cela lui portera malheur.... Il est donc toujours ici?...

LOUISE.

Je n'y peux rien.

*On entend fermer une porte.*

MADAME DERVOIS.

Est-ce lui?

LOUISE.

Oui; il est de mauvaise humeur.

MADAME DERVOIS.

Comment sais-tu ça ?

LOUISE.

La porte a claqué.

MADAME DERVOIS.

C'est ton baromètre.

LOUISE, allant à ses tiroirs.

Chut! le voici!...

## SCÈNE III

LES MÊMES, CHOPIN.

CHOPIN, entrant.

Ah!... Eh bien! quoil... J'ai dit que je serais calme...

LOUISE, chantonnant à mi-voix.

« Toutes ces femmes-là, c'est des feignantes!... » (Se retournant.) Dis donc, maman?... Tiens, tu es là?...

CHOPIN, assis.

Oui, je suis là (A part.) Comme elle est tranquille!

MADAME DERVOIS.

On ne vous entend pas entrer. Est-ce que vous voulez surprendre le pauvre monde?... Comment allez-vous?

CHOPIN.

Bien!... Merci!...

MADAME DERVOIS, à part.

Joli mari!...

CHOPIN.

Je viens de rencontrer madame Durand au bout de la rue... C'est d'ici qu'elle venait sans doute?

LOUISE.

Mon Dieu, oui!

CHOPIN.

J'avais dit cependant que je ne voulais pas de ces femmes-là chez moi... Ce sont de mauvaises visiteuses.

LOUISE.

Il faut acheter à qui l'on peut.

CHOPIN.

Achetez moins, et faites comme toutes les honnêtes femmes...

MADAME DERVOIS.

Madame Durand nous fait faire de grandes économies... et...

CHOPIN.

Il me semble que je parle à ma femme seulement....

MADAME DERVOIS.

Votre femme est ma fille, monsieur; s'il m'est défendu de la défendre, chassez-moi tout de suite....

CHOPIN.

C'est peut-être ce que je vais faire !

MADAME DERVOIS.

Monsieur !....

LOUISE.

Reste donc, tu vois bien que Gustave est de mauvaise humeur.

CHOPIN.

Certes, et c'est grâce au train que vous menez ! Je ne peux pas rentrer chez moi sans me trouver face à face avec des gens qu'on ne doit pas recevoir, qui sont les ennemis de la sagesse, qui sont mes ennemis ! — A cette heure, c'est une madame Durand, brocanteuse, colportant plus de nouvelles scandaleuses que de marchandises, docile à toutes les besognes, prête à toutes les complaisances ; elle a toujours de belles choses qu'il faut acheter quand même ; il lui importe peu que l'on fasse des dettes trop lourdes, pouvant au besoin vous proposer mille moyens honteux de trouver ce qu'il faut pour payer. Il me suffit d'ailleurs qu'elle aille chez des filles pour que je lui défende d'entrer chez ma femme ! — Vous me ferez le plaisir de ne plus la recevoir ! — Puisque je suis en train de nettoyer ma maison, je vous prierai aussi de ne plus compter parmi mes hôtes votre monsieur de Puyseux.

MADAME DERVOIS.

C'est un de mes amis, monsieur.

CHOPIN.

Tant pis pour vous deux, alors !

MADAME DERVOIS.

Vous êtes un insolent.

CHOPIN.

Et vous agirez de même pour M. Anatole Thiébauld !

LOUISE.

Pourquoi n'avez-vous pas commencé par lui ? Vous vous seriez épargné d'inutiles et méchantes paroles. — C'est là que vous désiriez en venir ! Il paraît que vous allez recommencer. — Je ne peux pas être polie avec quelqu'un sans éveiller votre jalousie. — Cela me lasse et me blesse ! J'ai assez de vos colères. — Attendez monsieur Thiébauld et priez-le de ne plus revenir. — La ! J'aurai peut-être la paix enfin ! Voilà comme j'y tiens à votre monsieur Thiébauld !

MADAME DERVOIS.

Et vous la soupçonnez !

LOUISE.

Oui, maman. Mais qu'il le mette à la porte une bonne fois et ne m'en parle plus, au lieu de me rendre malheureuse comme cela !

CHOPIN.

Vous êtes bonne pour moi, je vous remercie ! Comment ! vous me permettez de chasser monsieur Thiébault que vous recevez si gracieusement quand je suis là et que vous renvoyez au boulevard sitôt que je m'en vais ! Eh ! eh ! Quelle bonne épouse j'ai là ! Elle me sacrifie ses pantins pour m'empêcher de lui arracher ses véritables amis ! Allons, allons, vous me prenez pour un sot !

LOUISE, stupéfaite d'abord.

Comment, je.... Ah ! ah ! ah ! ah ! Vous êtes magnifique. Dis donc, maman, je faisais soupçonner monsieur Thiébault pour détourner ses soupçons. Comprends-tu cela, toi ?

MADAME DERVOIS.

Je comprends que ton mari oublie à qui il parle.

CHOPIN.

J'oublie.... allez, j'écoute ; j'ai juré de tout entendre, avant que de.... allez, j'écoute.

Il retombe assis.

LOUISE.

Ma foi, vous êtes plus souvent en humeur de sermoner que d'écouter mes raisons ; je profiterai de ce changement heureux. Je ne comprends absolument rien à vos façons, absolument rien ; depuis que nous sommes mariés, je ne sais plus du tout ce que vous avez. On dirait que je vous déplaïs. Il me semble que je ne suis pas si déplaisante que cela. — Je ne vous défends pas de me regarder, vous savez.

MADAME DERVOIS.

Ce n'est pas que tu sois devenue laide ; tu es sa femme, cela suffit.

LOUISE.

Non, Gustave n'est pas ainsi ; il m'aime, je suis certaine qu'il m'aime ! — N'est-ce pas ?

CHOPIN.

Moi, si je vous ?... Ah ! Dieu !... vous le savez bien, vous le savez trop !

Il se cache la figure.

LOUISE.

On ne sait jamais trop ces choses-là.

MADAME DERVOIS, bas.

Va, va, l'occasion est bonne.

LOUISE.

Qu'est-ce que vous avez à me reprocher ?... Rien du tout,

et vous me querrellez ! Je n'ai jamais cherché à me farder, je suis restée comme j'étais quand je vous ai plu. Voyons, comment me voudriez-vous ? Sévère, mal vêtue, revêché ! Vous revenez à vos idées. Je n'ai jamais compris vos désirs. Je vous ai plu joyeuse, souriante, mise avec goût, un peu coquette peut-être, mais certainement très-disposée à tout faire pour plaire, et vous voulez que je change ! Vous voulez donc ne plus me trouver aimable ? Comme les maris sont bizarres ! Les autres me voient ! mais vous me voyez aussi, vous, et plus souvent que les autres. Ce serait vous le premier puni si je vous obéissais et devenais déplaisante. D'abord, je ne pourrais pas !... Me quereller pour une pauvre petite robe ! Tant pis ! je veux vous faire honneur ! Allons, relevez la tête et dites-moi que vous n'aurez plus le vilain désir de me vouloir laide... Allons... non ?... Mais je ne vous comprends pas du tout.

MADAME DERVOIS.

Le fait est qu'il était plus simple alors de choisir une femme à votre goût.

LOUISE.

C'est moi qui me plaindrais plus justement. Je ne vous ai pas épousé maussade comme cela.

MADAME DERVOIS.

Tu peux même dire sans exagérer que les antécédents de ton mari promettaient un tout autre caractère.

LOUISE.

On me disait en effet alors, que vous aimiez le plaisir et le bruit. Vous aviez une certaine réputation de mauvais sujet qui ne me déplaisait pas trop, à vrai dire. Aussi je me voyais très-heureuse avec vous ; je vous donnais mes goûts... Comme on se trompe !... Vous avez sérieusement essayé de faire de moi une recluse. J'ai eu très-peur de vous pendant deux ou trois mois !

MADAME DERVOIS.

Quand on veut des femmes graves, on ne choisit pas au rebours de son goût, pour se fâcher après.

LOUISE.

Sans doute. Si vous me vouliez faire comme personne, il fallait me prendre toute petite !... Que de scènes, bon Dieu ! pour la toilette, pour le sourire, pour la causerie, pour ceci, pour cela, pour rien ! Vous m'aviez promis de ne plus rien dire pourvu que je vous aime... Vous savez que si vous manquez à votre promesse, je ne vous aime plus du tout !... et dame ! ce serait votre faute !... pensez-y bien !... C'est terrible ce que je vous dis là ; je serais très-méchante si je m'y mettais ! Allons, voilà la dernière scène finie. Vous me

laissez rir, danser, causer à ma guise, et je vous aimerai bien. C'est dit ! vous êtes un mari charmant... Je savais bien que ce serait moi qui vous rendrais charmant, et non vous qui me rendriez déplaisante... Allons, levez la tête que je vous embrasse.

CHOPIN, se dressant.

Ne me touchez pas !... c'est fini, elle est perdue, elle ne comprendra jamais rien, jamais ; il n'y a pas de quoi faire une épouse dans cette coquette-là !... Morte est l'illusion !... Honnête ou non, ce n'est qu'une charmeuse !

LOUISE.

Ah ça ! qu'est-ce que vous avez encore ?

CHOPIN.

Ce que j'ai !

LOUISE.

Oui. Vous venez de boire, comme avant votre mariage ?

CHOPIN.

Ah !... (Allant vers elle, foudroyant.) Je viens de chez votre amant !

LOUISE.

Mon amant !... quoi, vous ?... mais... mais...

MADAME DERVOIS.

Vous êtes fou !

CHOPIN.

Ne criez pas ! ne niez pas ! je sais tout... Je viens de chez Lionel !

LOUISE.

Lionel !

CHOPIN.

Il a plus de cœur que vous, il n'a pas nié, lui ; il s'est jeté à mes genoux et m'a crié : Tue-moi ! Qu'est-ce que vous allez me dire ?

LOUISE.

Mais il vous a menti, je ne suis pas sa maîtresse !

CHOPIN.

Vous !... Allons, allons, vous êtes lâche !... Vous envoyez des lettres à votre mère sous une double enveloppe... Ne dites rien... j'ai vu une de ces lettres-là !

LOUISE.

Vous avez vu mes lettres ?

CHOPIN.

Oui !

LOUISE.

Eh bien ! tant mieux, je ne mentirai plus du moins !

CHOPIN.

Ah ! mon Dieu !

LOUISE.

Oui, je suis coupable ! et c'est votre faute, à vous qui m'avez fait peur avec vos choses sérieuses ! Eh ! j'aime la vie, moi, et le rire, et les fêtes, et le bonheur enfin !... Vous le saviez bien, et vous m'avez montré un avenir de recluse.

CHOPIN.

Ah ! fille de ta mère !

LOUISE.

Quand on veut être aimé, il faut se faire aimable, c'est vous qui m'avez effrayée, ennuyée, perdue.

CHOPIN, levant le bras.

Madame !..

MADAME DERVOIS.

Elle a raison et..

CHOPIN, se retournant vers madame Dervois.

Vous, taisez-vous ! Si vous dites un mot, je vous écrase sous mes pieds !..

MADAME DERVOIS, stupéfaite, effrayée.

Mais...

CHOPIN.

Regardez cette adultère, c'est votre œuvre épouvantable ! C'est vous qui l'avez instruite à je ne sais quel égoïsme charmant et terrible ?... C'est vous qui l'avez ainsi faite habile à se faire aimer, incapable de se faire respecter !... Et vous la première, vous avez lutté contre mes projets d'honnête homme, vous la première, vous n'avez pas voulu pour elle de cet ennui qui s'appelle l'honneur et de ce clotire qui se nomme la famille !... Ah ! tenez, ne me répondez pas, ne me regardez pas ! J'ai du mépris plein la poitrine et je ne trouve pas de mots assez flétrissants pour vous parler !... Allez-vous-en ! Je vous chasse ! allez-vous-en !

MADAME DERVOIS.

Oui, je m'en vais, oui... je vous jure que je m'en vais !

LOUISE, qui a pris son chapeau.

Attends-moi, je pars aussi..

CHOPIN.

Madame !..

LOUISE.

Vous n'avez pas compté me garder ici plus longtemps, après tout cela !..

CHOPIN.

Vous ferez ce que j'ordonnerai d'abord. Mon nom est à la garde de ma seule volonté ; je ne peux pas vous l'arracher, toute indigne que vous en êtes ; il ne me plait pas qu'il traîne où vous iriez en sortant d'ici !

LOUISE.

Quoi, vous prétendez me garder comme une esclave ?

CHOPIN.

Comme l'esclave de mon honneur, oui ! pas un mot je vous prie ! Puisque la loi nous force à rester unis par un même nom, c'est qu'elle me reconnaît tous les droits pour préserver ce nom-là de certaines aventures !

LOUISE.

Ah ! vous voulez me garder et me cloître ?... Tuez-moi, si vous voulez ; vengez-vous, tuez-moi, je n'ai rien à dire ! Mais si je veux bien de la mort, je ne veux pas de l'ennui !... Alors... sachez tout ! sachez comment Lionel est devenu mon amant !... Ce n'est pas lui qui m'a séduite, c'est moi qui l'ai voulu, moi, parce qu'il vous disait du mal de moi, parce qu'il me trouvait indigne d'être aimée, parce qu'il aimait quelqu'un et surtout... ah ! oui surtout, parce que je vous hais et que vous l'aimiez plus que les autres.

CHOPIN.

Ah ! va-t'en ! je te chasse ! va-t'en !... Mais ne garde pas mon nom, et ne reviens jamais si tu ne veux pas mourir !... Va, route de chute en chute jusque dans la fange, la patrie ! Va donc ! et retombe jusqu'à ta mère !

LOUISE.

Adieu !

CHOPIN, tombant assis.

Pas de cœur !

LOUISE, sortant.

Viens, maman.

## SCÈNE IV

CHOPIN, seul.

Pas de cœur ! Hélas ! (Se retournant.) Partie ! quoi, partie ! Louise ! Louise ! (Tombant à genoux.) Sans un soupir !... Ah ! me voilà tout seul !... Partie ! et je l'adore ! (Il sanglote.) Suis-je lâche ! (Se relevant.) Après ce qu'elle m'a dit ! Ah ! mon amour va mourir bien sûr, il va sombrer dans tout le mépris qui tourbillonne en mon cœur ! Elle a bien fait de se montrer telle qu'elle est ! Peut-être qu'elle a eu pitié de moi et qu'elle a voulu tuer mes dernières illusions pour tuer mon amour avec ! Sans cela elle eût eu honte ! Je suis sûr qu'elle s'est abaissée par pitié, pour ne pas que je la perde et l'adore après ! Ah ! que je l'aimais ! Comme je cherche à me mentir ! Tout son être criait la haine ! Comme elle a su frapper juste pour me briser le cœur, un seul coup, au bon endroit !

Mais prends donc mon amour, ô mépris, mais prends-le donc et broie-le sous tes genoux, et tue-moi avec lui, que je pleure et ne l'aime plus ! Pardieu, je saurai bien si elle s'est calomniée. J'ai le droit de tout oser, à présent ! Quels scrupules j'avais ! Là, je la voyais serrer mille choses et jamais je n'eusse touché à ces tiroirs ! Maintenant !... Dieu ! ils sont ouverts ! elle les a laissés ouverts ! Je n'ai plus donc rien à apprendre, ou bien... ou bien ils ne contiennent rien contre elle. Mais venez donc, preuves de mon infortune, éclatez, flamboyez et brûlez-moi les yeux. (Saisissant les papiers à pleine main et courant à la table.) Oui, je saurai tout. Qu'est-ce que c'est que ça ?... mais ce ne sont pas des lettres. Quoi donc ? des factures ? des billets ?... tant que ça ?... Voilà son luxe !... Mais je ne pourrai jamais payer tout cela, moi. Ce doit être énorme. Dieu !... quoi !... je... je... tout est acquitté !... Mais ce n'est pas moi qui... mais... mais... Ah ! l'infâme ! Payées ? Par qui ? (Se dressent, épouvantés.) Mais ce n'est pas Lionel. Tout ce qu'il a ne suffit pas !... Qui donc, alors ?... Courant aux tiroirs.) Rien, des bijoux... Ah ! des lettres !... Tout cela, quoi, tout cela !... De Puyseux !... Encore !... Ah ! c'est lui !... je vais le tuer !... Encore !... Dieu ! un autre !... Ah ! des autres !... Malédiction ! je suis le mari d'une courtisane ! Vendue, ah ! vendue ! Me voilà déshonoré ! Cette lâche, elle a fait de moi un receleur, un infâme !... Et je ne puis rien ! rien ! Je ne peux pas les provoquer, je n'ai pas de quoi les payer ! Et je ne voyais rien ! et je croyais que tout cela coûtait peu de chose, le luxe et la joie ! Mais, écrase-moi donc, maison de la prostituée ! Il n'y aura pas une pierre qui aura pitié de moi et me brisera le crâne ! Et je l'ai chassée ! Mais c'est à moi de partir. Je ne sais pas chez qui je suis ici ? Oh ! honte ! c'est peut-être quelqu'un qui a payé ce que j'ai sur le corps !... Où est-elle ? que je la tue !... Je suis fou, c'est moi qui doit mourir. On verra bien que je ne suis pas un infâme. Eh bien ! mourons ! (Très-calme.) Mourir ! Puis-je faire autre chose ? non ! (Il va prendre un pistolet au fond et le charge.) Ah ! cela soulage de savoir qu'il nous reste un lieu de refuge contre la honte !

Pendant qu'il termine ses apprêts, Évariste parait au fond et regarde ce qu'il fait.

## SCÈNE V

CHOPIN, EVARISTE.

ÉVARISTE, le touchant à l'épaule.  
Qu'est-ce que tu fais là ?

CHOPIN.

Quoi !... Ah ! tu m'as fait peur.

ÉVARISTE.

Ne cache pas ce pistolet, jette-le plutôt. Ah ! tu vas m'obéir. Je t'ordonne de jeter cette arme, entends-tu ! On ne se tue pas, on n'a pas le droit de se tuer, surtout pour une pareille créature.

CHOPIN, ayant jeté son pistolet.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? je suis déshonoré.

ÉVARISTE.

Voilà du nouveau ! tu es fou. Déshonoré ! Et depuis quand notre honneur est-il à la merci des autres ? Toute l'humanité essaierait en vain de souiller un homme ; il n'y a que lui-même, lui seul, qui puisse atteindre à son honneur ! Déshonoré ! allons donc ! Parce que tu as aimé une ..... Parce qu'une femme s'est trouvée qui a voulu de la fange ! Pardieu ! je défie bien à toutes les adultères, unies à toutes les courtisanes, de jeter l'ombre d'une tache à l'honneur d'un honnête homme.

CHOPIN.

Tu crois cela, toi ? je te dis que je suis souillé ! Ne t'imagines pas que ma femme se soit contentée de me trahir, de me briser le cœur, de choisir froidement pour le séduire le meilleur de mes amis afin que je perde à la fois mon âme et mon cœur. Non, cette lâcheté dont elle s'est vantée ne lui suffisait pas !

ÉVARISTE.

Ah ! que je te reconnais, haine de la femme !

CHOPIN.

Et tout cela parce que j'ai tenté de la faire noble ! Tu ne sais pas ce qu'elle a fait ? elle s'est donnée à Lionel ! avant, elle s'était vendue à d'autres !

ÉVARISTE.

Elle !

CHOPIN.

Elle, oui, elle ! avec ses grands yeux calmes et souriants, avec son air d'enfant joyeux !... Elle enfin, elle tout entière ! elle s'est vendue !... Tiens, voilà des preuves, en voilà !... Regarde, prends, touche, ceci est mon honneur en lambeaux !... Elle a fait de moi le mari d'une courtisane, j'ai vécu dans le luxe que payait sa honte, je l'ai trouvée belle sous des parures payées par d'autres ! Il y a des gens qui peuvent me montrer au doigt ! Ah ! tu vois bien qu'il faut mourir, tu le vois bien !

ÉVARISTE.

Mon pauvre ami !

CHOPIN, sur son épaule.

Ah ! que je suis malheureux.

ÉVARISTE, le redressant.

Je veux que tu vives ! mourir pour tout cela ? Pardieu, non ! ce qu'il faut faire, c'est quitter cette maison sans rien emporter, la tête haute et les mains vides ; c'est laisser la vendue vivre dans l'or de sa vente et l'en aller vivre tout seul, publiquement, pauvre et digne ! Dès que tu pars, cette maison prend son nom véritable. Il te suffit d'en sortir pauvre pour en sortir pur. Tu me comprends, n'est-ce pas ? allons, tu vivras !

CHOPIN.

Oui, mais je vieillirai vite : je suis blessé à mort.

ÉVARISTE.

On guérit de ces blessures-là.

CHOPIN.

Non, on ne guérit pas de l'amour.

ÉVARISTE.

Allons donc, Dieu a créé le mépris ! car il y a des femmes nées pour cela !... Elles n'ont que leur grâce, et cela suffit à faire oublier de quelle boue elles sont ! elles furent créées pour être des maîtresses ! Pourvu qu'elles soient heureuses, croule univers !.. Celle-là te hait parce que tu l'as trop bien aimée et trop estimée !... Demain ce sera une prostituée ! Méprise, va ; méprise à plein cœur !

CHOPIN.

Ah ! ce n'est pas le mépris qu'il faut me donner, va ; c'est l'oubli !

ÉVARISTE.

L'oubli !

CHOPIN.

Tu as souffert, toi, pour une femme. Eh bien ! prononce. Fais-moi vivre ou mourir, dicte mon arrêt ! Si tu as oublié, emmène-moi, sinon... ramasse cette arme et mets-la dans ma main, et fuis sans détourner la tête !

ÉVARISTE.

Je ne veux pas que tu meures, je ne le veux pas.

CHOPIN.

As-tu oublié seulement un jour, toi ? seulement une heure ?... Réponds, sur l'honneur.

ÉVARISTE.

Oui !

CHOPIN.

Alors.... Viens boire !

Il l'entraîne.

---

## ACTE QUATRIÈME

---

Un jardin. — Haie au fond. — A droite, la maison avec un perron de trois marches, avec une rampe où grimpent des fleurs. A gauche, un bosquet. — Dans le fond, la campagne joyeuse.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DE PUYSEUX, ANATOLE, LOUISE, SYLVANDIRE, CASCADETTE,

Un vieux monsieur, un petit jeune homme, jeunes gens assis, jouant, la cigarette aux lèvres.

LOUISE, entourée.

Décidément je n'attends plus Césarine. Sait-on pourquoi elle ne vient pas ?

SYLVANDIRE.

Tu n'as donc pas su son histoire d'hier matin ?

LOUISE.

Il y a une histoire ?

SYLVANDIRE.

Et une bonne.... Césarine était avec Leclancey, c'est connu ; mais Leclancey la trompait avec une petite d'ici...

CASCADETTE.

Une idylle ? ô poésie ! passez-moi du bleu !

SYLVANDIRE.

On le dit à Césarine, qui ne fait ni une ni deux, court au rendez-vous et trouve Leclancey roucoulant.

CASCADETTE.

Habitue de pigeon !

SYLVANDIRE.

Césarine se met en fureur, tempête, crie et, finalement, saute sur la petite et la soufflette.

CASCADETTE.

Une bataille de cannes.... pour une oie !

SYLVANDIRE.

Oui, mais la petite saisit le bâton de Leclancey et tombe sur Césarine qui prend la fuite, et Césarine court, et Césarine criait, et la petite tapait ! Alors on ne verra pas Césarine ces jours-ci : — elle a la migraine.

CASCADETTE.

Dans le dos !

LOUISE.

Ah ! cette bonne Césarine.

CASCADETTE.

Dis donc, Sylvandire, tu viens de raconter une histoire, oui, eh bien ! il fallait penser au règlement, ma fille. Tu es à l'amende, ton histoire n'est pas drôle.

SYLVANDIRE.

Mais on a ri.

CASCADETTE.

On a ri de mes réflexions, ma petite, mais pas de ta conférence. Demande plutôt à l'honorable auditoire.

TOUS.

Oui, à l'amende.

SYLVANDIRE.

Oh ! je veux bien, Léonard n'est plus là, qu'est-ce qui pave pour moi ?

DE PUYSEUX.

Allons, combien ?

CASCADETTE.

Pas de ça, Lisette ! Il est dit que ceux qui ne ne font pas rire sont à l'amende, elle n'a pas fait rire, elle est à l'amende ; elle, pas vous ; vous, vous êtes trop amusant pour payer l'amende. — Vous payerez autre chose.... plus cher !

SYLVANDIRE.

Mais je n'ai pas un sou.

CASCADETTE.

Cela ne nous regarde pas, cinq francs ou la peine de mort : article 16.

SYLVANDIRE.

Et pas de champagne au dessert, je connais mon code !

CASCADETTE.

Es-tu bête ! — Fais la quête. Tu sais bien que c'est permis par l'article 18, pourvu qu'on ait des talents d'agrément.

SYLVANDIRE.

Sauvée, merci, mon Dieu !

ANATOLE.

Allons, une chanson.

SYLVANDIRE.

Qu'est-ce qui me passe une guitare.

DE PUYSEUX.

Tu vas chanter ? — Sapristi ! on aurait dû me laisser payer.

CASCADETTE.

Oh ! vous, vous dites ça pour qu'on croie que vous n'êtes pas sourd !

ANATOLE.

Je demande qu'on n'interpelle pas les artistes.

SYLVANDIRE.

Insolent ! — Mesdames et messieurs, je commence.

CHANSON (\*).

*Musique de M. ARTUS.*

Vous autres habitants des villes,  
Ah ! ne vous estimez pas tant ;  
Vous nous traitez tous d'imbéciles,  
J' pourrions ben vous en dire autant !  
Ah ! ne vous zest, zist, zest,  
Ah ! ne vous estimez pas tant !

Si vous avez de bell' manchettes,  
Ah ! ne vous estimez pas tant ;  
Si, comme vous, j' faisons des dettes,  
J' pourrions tout de suite en mettre autant.  
Ah ! ne vous zest, zist, zest,  
Ah ! ne vous estimez pas tant !

Si vos femm' ont un beau plumage,  
Ah ! ne vous estimez pas tant ;  
Celui des coqs de not' village  
Ne leur coût'ra jamais autant.

(\*) Imitée d'une ronde normande. Au théâtre, on ne doit chanter que trois couplets.

## LA CHARMEUSE

Ah ! ne vous zest, zist, zest,  
Ah ! ne vous estimez pas tant.

Vous allez dans de beaux carrosses,  
Mais on vous voit verser souvent ;  
Nous autres montés sur nos rosses  
J'arrivons au but plus sûr'ment.

Ah ! ne vous zest, zist, zest,  
Ah ! ne vous estimez pas tant.

A part que comme eux, ils sont blêmes,  
Vos fils d' leur pèr' sont différents ;  
Nos homm' font nos enfants eux-mêmes :  
Ça fait qu'ils r'ssembl' à leurs parents.

Ah ! ne vous zest, zist, zest,  
Ah ! ne vous estimez pas tant.

## SCÈNE II

## LES MÊMES, ÉVARISTE.

Pendant la chanson, Évariste entre par le fond, cherche à se reconnaître ; il s'arrête, observe, s'apprête à la haie et attend la fin de la chanson.

SYLVANDIRE, sa chanson finie, fait la quête  
Pour la petite chanteuse, s'il vous plaît !

CASCADETTE.  
Je ne donne pas... Je connais l'auteur.

ÉVARISTE, à part.  
J'y suis donc!.... Eh! eh! jolie société!.... Qui se ressemble...

SYLVANDIRE.  
Voilà cinq francs!.... Oh!.... il ne me reste que vingt centimes!...

Évariste jette deux sous.

CASCADETTE.  
Deux sous!... Tiens, ça te complète un omnibus.

SYLVANDIRE.  
Qu'est-ce qui jette comme cela sa fortune?

ÉVARISTE.

C'est moi... Je continue mes folies de jeune homme

CASCADETTE.

Fichtre! on voit bien qu'il ne craint plus Clichy!

LOUISE.

Évariste!...

DE PUYSEUX.

Allons bon! ma bête noire!

ANATOLE.

Tiens, monsieur Tulan!

ÉVARISTE.

Ne vous dérangez pas pour me recevoir; on entre par la petite porte qui est là-bas?... Merci!... Restez, restez... j'apporte mes hommages à vos pieds.

Il disparaît.

LOUISE, bas.

Qu'est-ce qu'il vient faire?

SYLVANDIÈRE.

On le connaît donc, ce monsieur?

DE PUYSEUX.

On le connaît comme ci, comme ça... Enfin, oui, on le connaît.

ANATOLE.

Certainement; c'est un ami...

LOUISE.

Je le connais, moi!

ÉVARISTE, rentrant.

Pardieu! je ne m'attendais guère à pareille aubaine!.... Voyez ce que c'est: le temps est beau, on se laisse entraîner à courir les champs, et crac! au moment où l'on y pense le moins, en passant, on reconnaît des personnes que l'on croyait au bout du monde... Ah! le hasard est bien étrange!... Ce cher baron!... cet excellent monsieur Thiébaut!... Et vous, madame!... Voilà qui est bizarre!...

LOUISE.

Vous trouvez?

ÉVARISTE.

Mon Dieu, oui, je trouve... Et je ne cherchais certes pas... Mais pardon! je parade, je fais le beau, et je ne sais pas chez qui je suis... A qui dois-je faire mes excuses d'une invasion un peu sans gêne? Quel est le seigneur de ces lieux enchantés? Où donc est la châtelaine?

CASCADETTE.

Tiens! il joue la Biche au bois!

SYLVANDIÈRE.

Vous êtes chez notre amie.

ÉVARISTE, saluant Louise.

Ah ! princesse !... (A part.) Bon ! j'y suis !... Il ne s'agit plus que de rester et de trouver Lionel.

LOUISE, bas à de Puyseux.

Il vient avec de mauvaises intentions, je le sens.

DE PUYSEUX.

Eh bien ! renvoyons-le.

LOUISE.

Essayons au moins... Passez le mot d'ordre.

ÉVARISTE, s'asseyant.

Je vous demande pardon ; je tombe de fatigue.

DE PUYSEUX, bas à Anatole.

Il faut qu'il s'en aille... Passez le mot d'ordre.

ANATOLE.

Comment donc !...

Jeu misot.

LOUISE, pendant ce jeu de scène.

Et comment se fait-il que vous soyez venu par ici ?

ÉVARISTE.

Oh ! comme je serais allé autre part... C'est sans doute les destins propices qui me guidaient vers une agréable compagnie, car la compagnie est... (Regardant tout le monde, puis saluant à droite.)... charmante !... (On se détourne.)... charmante !... (Même jeu à gauche.)... Oh ! tout à fait charmante !... (A part.) Tiens ! tiens !...

LOUISE.

Je vous crois volontiers ; mais...

ÉVARISTE.

Comment ! il y a un mais... ? Ah çà ! est-ce que je vous dérange ?... Oh ! ne vous gênez pas pour moi ; dites franchement... Si vous avez projeté une promenade, allez, allez vous promener... Je ne réclame que la permission de me reposer ici quelques minutes et je ne veux pas être un obstacle à vos plaisirs.

LOUISE.

Ma foi, vous mettez trop de bonne grâce à nous comprendre pour que nous n'en abusions pas.

ÉVARISTE.

Allez, allez !... N'ayez pas de scrupules.

LOUISE.

Nous sommes engagés les uns envers les autres à n'admettre personne dans nos réunions et... je ne sais trop comment vous le dire, mais...

CASCADETTE.

Vous nous gênez, voilà !

ÉVARISTE.

Sapristi ! c'est net !... Alors je m'en vais... je m'en vais un peu plus loin. (S'asseyant à l'extrémité droite.) LÀ, oubliez-moi. Continuez vos chansons ; faites comme chez vous, vous ne me gênez pas !

ANATOLE.

Parbleu ! c'est trop fort !

ÉVARISTE, sans se retourner.

Je me suis engagé les uns envers les autres à n'admettre personne dans mes réunions avec moi-même... à moins que ce ne soit à titre de tête de Turc !

ANATOLE, sur place, bas.

Ah ! mais non, alors !...

LOUISE, à part.

Il restera ! Qu'est-ce qu'il veut ?

DE PUYSEUX, à mi-voix.

Voilà de l'impudence !

SYLVANDIÈRE, plus haut.

Si j'étais chez moi !...

CASCADETTE, très-haut.

Quel gêneur !

ÉVARISTE, à lui-même.

Comme on voit bien que je suis à Montmorency, je n'entends que braire !

DE PUYSEUX.

Il n'a pas gagné depuis six mois...

ANATOLE.

Ah ! non, je le déteste plus qu'avant.

TOUS.

Oh !

CASCADETTE.

Je vais lui donner son congé, moi !

ÉVARISTE, bas.

Eh ! eh ! je vais mordre !

CASCADETTE, lui frappant sur l'épaule.

Dites donc, vous, le jardin n'est pas ouvert au public, vous savez, nous sommes retirées du monde, et nous n'aimons pas les visites, ainsi...

ÉVARISTE, la regardant.

Il n'y a donc pas d'hommes là-bas ?

CASCADETTE, riant.

Non, alors je me dévoue.

ÉVARISTE.

Judith, va !

CASCADETTE.

Il ne s'agit pas de plaisanter, il faut partir. Allons, allons, pas accéléré !

ÉVARISTE.

Comme c'est malin ce que tu fais là ! Quand on veut que les garçons s'en aillent, on ne leur montre pas les jolies filles ! Il fallait prendre pour ambassadeur un monsieur quelconque ; tiens, Bouniol de Puyseux, par exemple ! Je ne peux pas le voir sans tourner les talons, ou bien sans rire ; ce n'est pas possible ! Regarde-le donc : cent francs de cheveux, trente louis de dents, et c'est encore un homme très-présentable... à vingt pas ! de plus près on voit son rouge. Je trouve qu'il fait honneur à l'industrie moderne ; les Egyptiens ne faisaient pas mieux !... Ah ! par exemple, il a un désavantage sur les momies : il est vivant !... sans cela !... Tu as du courage, toi ; alors je te le recommande : pigeon de première classe, capitaux à la banque, actions en portefeuille, pas de famille ! Console les affligées, sèche les éplorées, se cache dans les armoires, accepte les amants de cœur, donne la patte et va-t'en ville !

CASCADETTE, qui a vu Bouniol s'esquiver.

Dites donc, il est parti.

ÉVARISTE.

C'est pour ne pas me répondre ; parce qu'il sait bien que s'il me répondait... je le prierais de se mettre à mes ordres.

CASCADETTE.

Oh ! il s'y mettrait !

ÉVARISTE.

Oui, comme domestique.

CASCADETTE.

Vous êtes joliment plus amusant qu'eux, vous !

ÉVARISTE.

Prends donc ce siège et viens t'asseoir là... pour voir qu'est-ce qui va me prier de m'en aller !

ANATOLE.

Ah çà ! monsieur !...

ÉVARISTE.

Tiens, on se décide !... Est-ce que c'est lui qui possède ton cœur ?

CASCADETTE.

Par exemple ! Il possède vingt mille livres de rente, on ne peut pas tout avoir ?

ÉVARISTE.

C'est bien l'opinion de ceux qui le connaissent. Un bel homme, va ! et bien habillé ! habit de chez chose, pantalon de chez machin, gilet de chez un tel, chemise de chez trois-

étoiles : la quatrième page d'un journal ! Fait honneur à ses fournisseurs, est reçu bachelier, monte à cheval, imite les cantatrices de café-concert, parle l'argot du boulevard, répète les mots drôles de l'avant-dernière pièce et les mots bêtes de la dernière, nettoie ses ongles et fait sa raie tout seul !... se demande pour l'instant s'il faut rire ou se fâcher, cherche une excuse dans l'antiquité, la trouve, et va rejoindre Bouniol de Puyseux dans les jardins !

CASCADETTE, rient aux éclats.

Vous me plaisez, vous !

ÉVARISTE.

Aidez-moi à faire partir les autres.

CASCADETTE.

Inutile ! ils s'en vont tous ! Tu ne connais pas ce dernier, celui qui a ce nez ?

ÉVARISTE.

\* Non, qu'est-ce qu'il a ?

CASCADETTE.

Il a manqué d'entrer dans les ordres.

ÉVARISTE.

Chez qui ?

CASCADETTE.

Pfutt !... Plus personnel !

ÉVARISTE.

Décidément, ils sont un peu !...

CASCADETTE.

Bah ! à la campagne !

ÉVARISTE.

Au moins, je ne les gêne plus !

### SCÈNE III

LES MÊMES, moins BOUNIOL DE PUYSEUX  
ET LES HOMMES.

LOUISE, se levant.

Vous me gênez peut-être, moi.

ÉVARISTE, à Cascadette.

Faut-il continuer ?...

CASCADETTE.

Oh oui ! oh oui !... Les femmes ! moi aussi !... Allez, je finirai par vous !

LOUISE.

Monsieur, j'espère bien...

CASCADETTE.

Laisse donc, je veux ma charge, il va commencer par moi.

ÉVARISTE, la regardant en face, plein de pitié.

Je te dirai, à toi : tu es bonne fille, tu as de l'esprit, tu ne dois pas manquer de cœur. Tu ne ferais pas une chose qui ferait souffrir quelqu'un ; si tu avais pu être autre chose, tu le serais.

CASCADETTE, pensifs, les yeux à terre.

Oui ! (Narrante sans y penser.) Mais je n'ai pas pu ! Bah ! c'est la faute à maman !... Vous n'êtes pas venu pour rien ici, vous... Ça doit être bien, ce que vous voulez. Je ne veux pas vous gêner, je m'en vais ! Viens, Sylvandire.

SYLVANDIRE, à Louise.

Faut-il ?

LOUISE.

Oui.

CASCADETTE, revenant, très-franche.

Si vous voulez venir me voir, vous me ferez plaisir.

ÉVARISTE.

J'irai. (A part.) Il y avait une femme !

## SCÈNE IV

LOUISE, ÉVARISTE.

LOUISE.

A présent, parlons net et ne jouons pas au plus fin. Monsieur Tulan, de quel droit prétendez-vous rester chez moi, malgré moi ?

ÉVARISTE.

Tiens, je me croyais chez Lionel !

LOUISE.

Où Lionel est chez lui, je suis chez moi.

ÉVARISTE.

Moi aussi !

LOUISE.

Qu'est-ce que vous voulez ?

ÉVARISTE.

Parler à Lionel.

LOUISE.

Il n'est pas là, son travail l'a forcé d'aller à Paris jusqu'à demain.

ÉVARISTE.

J'attendrai.... sur cette chaise! Oh! ne vous inquiétez pas de moi : les nuits sont courtes et douces ; il y a d'ailleurs longtemps que j'ai envie de passer une nuit aux étoiles. Voici ma tente : un laurier rose en fleurs !.. Je ne m'ennuierai pas du tout : je me raconterai l'histoire de tous les gens que je connais.

LOUISE.

Vous venez donc pour une chose grave?

ÉVARISTE.

Très-grave, et comme vous n'aimez que les choses gaies !..

LOUISE.

Dans l'intérêt de Lionel?

ÉVARISTE.

Mon Dieu, oui.

LOUISE.

Je vous croyais fâché après lui.

ÉVARISTE.

Vous aviez raison.

LOUISE.

Et vous venez lui rendre service.

ÉVARISTE.

Comme vous dites.

LOUISE.

Alors il y va d'un intérêt autre que celui de Lionel, de l'intérêt de quelqu'un que vous aimez..... Est-ce que je me trompe?

ÉVARISTE.

Aurez-vous des prunes, cette année?

LOUISE.

Est-ce qu'il ne s'agirait pas, par hasard, de l'intérêt de... de M. Chopin, par exemple?

ÉVARISTE.

Ne prononcez jamais ce nom-là devant moi, toute femme que vous êtes... Je viens pour accomplir un devoir !.. Je ne vous conseille donc pas d'entraver mon chemin, de lever le front, de braver... laissez-moi obéir à ma conscience, ou bien prenez garde!

LOUISE.

Vous êtes donc mon ennemi?

ÉVARISTE.

Depuis quand avez-vous le droit d'en douter?

LOUISE.

Alors vous m'apportez la guerre.

ÉVARISTE.

Oui !

LOUISE.

J'accepte, et sans crainte. Si vous êtes l'ami de Lionel, je suis sa maîtresse, moi ! Ah ! vous venez me prendre Lionel ? Vous ne lui parlerez que devant moi. Dites vos raisons alors ; lutez ; j'ai mes yeux et mes lèvres qui valent mieux que toutes vos phrases !

ÉVARISTE.

Quoi ! vous voulez que je par le devant vous ? Vous ne savez pas ce que vous demandez. Regardez-moi bien : si je me mets à frapper, je serai sans merci ; je vous dirai ce que vous êtes à mes yeux ! Allez-vous-en ! je ne réponds pas de ma colère !

LOUISE, allant au pavillon.

Vous ne voulez pas partir ?

ÉVARISTE.

Non.

LOUISE, ouvrant la porte.

Lionel, viens, on veut te parler.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LIONEL.

LIONEL.

Il est dit que je ne travaillerai pas en paix. Qui veut encore me parler, voyons ?

LOUISE, du bas de l'escalier.

Monsieur.

Elle reste appuyée sur la rampe.

LIONEL, s'élançant.

Évariste ! (s'arrêtant la main à demi étendue.) Tu... Vous ne m'avez donc pas oublié tout à fait ?

ÉVARISTE.

Trop de gens autour de moi répétaient douloureusement le nom de Lionel Butaut pour que je le puisse oublier jamais.

LIONEL.

Oh ! que je voudrais dire à ces gens-là ce qui se passe en

mon cœur ! Si le passé pouvait disparaître, oh ! je ne voudrais pas en laisser une trace. Dites-leur du moins, à ces cœurs blessés, que je connais mes fautes et que j'implore leur pardon ! Je sais que je fais souffrir des gens meilleurs que moi et cela m'est une souffrance quotidienne.

ÉVARISTE.

Est-ce vrai ?

LIONEL.

Oh ! devant Dieu !

ÉVARISTE.

Ah ! tu souffres de faire pleurer les autres ! Il n'est donc pas mort, ton cœur ? Il te reste donc quelque chose de l'être que nous aimions ? Eh bien ! mais alors... je... Tiens, je suis un lâche : touche là !

LIONEL.

Je n'osais pas te le demander ! Mon vieil ami ! Je retrouve donc quelqu'un ! Ah çà ! qu'est-ce qui t'amène ? Oh ! je te connais : de loin, tu ne m'eusses jamais pardonné ! Il a fallu, pour te forcer à venir, un devoir à remplir ; voyons, parle. J'ai trop d'obligations à l'intérêt qui t'amène pour chercher à ne pas le satisfaire. Qu'est-ce que tu veux ? Dis vite, foi de Lionel, c'est fait.

ÉVARISTE.

Alors, va faire tes malles, je t'attends.

LIONEL.

Quoi !

ÉVARISTE.

Je viens te chercher.

LIONEL.

Hélas ! je ne peux pas t'obéir, tu me demandes une mauvaise action.

ÉVARISTE.

Tu crois ?

LIONEL.

Je te le jure. Oh ! je le vois bien, tu veux me séparer de Louise. Ne me parle pas, tu perdrais tes paroles ; si je te cédaï, d'ailleurs, tu m'aimerais peut-être, mais tu m'estimerais moins ! Oh ! ne secoue pas la tête, il ne s'agit pas ici d'amour, encore que Louise m'aime et que je ne puisse douter de la passion qu'elle m'inspire. Non. Si je parlais passion, tu me répondrais devoir et je serais forcé de courber la tête. Aussi, je te parlerai devoir aussi ; d'un devoir réel, indiscutable, noble et grand ! Celui-là doit aller devant les autres, dès que j'ai commis le crime que tu sais : il est issu de ce crime même et ne veut pas que je le sacrifie à nul autre.

ÉVARISTE.

Voyons.

LIONEL.

Comment! tu ne comprends pas que notre faute commune nous lie à jamais, Louise et moi, plus étroitement que tous les liens de la terre, sous peine de perdre le dernier droit au respect? Tu ne comprends pas que, même ne l'aimant plus, je me dois encore à Louise? Je l'aurais prise à quelqu'un pour la laisser après, isolée, sans appui, sans soutien, sans un cœur à qui se confier! Je lui aurais enlevé l'honneur, le foyer, le respect, tout, et je l'abandonnerais à la merci du mépris et du désespoir! Allons donc! Ce serait une lâcheté plus grande que toutes celles que je puis avoir commises! Il faut d'ailleurs que l'avenir prouve que, femme de Lionel Butaut, Louise fût restée pure! Il le faut, c'est là notre labeur qui n'est pas sans noblesse.

ÉVARISTE, ironiquement.

Et pour cela, comment vivez-vous?

LIONEL.

Comme tu vois : loin de Paris ; ne recevant que des voisins ou de vieux amis de madame Dervois ; je travaille de toutes mes forces pour subvenir à nos besoins et j'y subviens. Louise a d'ailleurs un peu de bien maintenant : sa mère a fait un héritage en province, je ne sais où, et lui sert une petite pension. Enfin, nous vivons calmes, respectés. Laisse-moi à ce devoir de prouver que Louise était capable d'honneur et de vertu ; c'est le premier de mes devoirs, va, et je veux le remplir.

ÉVARISTE, rencontrant un regard de Louise qui suivait la scène, triomphante, le bras et la tête dans les fleurs.

Tout cela n'est ni mal raisonné ni mal agencé. Madame est très-forte.

LIONEL, se retournant.

Comment! Ah! tu étais là?

LOUISE, sans bouger.

Oui, j'étais là, j'ai tout entendu. (Vient à lui.) Merci, mon Lionel.

ÉVARISTE, à part.

La bataille? Soit!

LOUISE.

Tu ne me quitteras point, n'est-ce pas? Qu'est-ce que je deviendrais sans toi? Rien qu'à cette pensée, vois, je tremble. Tu sais bien ce que je t'ai dit dans mes jours de folle crainte.

LIONEL.

Louise.

LOUISE.

Laisse dire, va ; puisqu'on veut t'enlever à ma tendresse, on peut bien entendre mes plaintes et mes terreurs. J'ai toujours eu peur de l'avenir ; depuis que je n'ai plus que toi, j'ai plus de frayeur encore : rien ne te retient que ta grandeur d'âme ! si tu me quittais, je ne sais pas où je tomberais : on ne m'a pas appris la lutte, je ne sais que sourire, si je sais quelque chose. Ce n'est pas ma faute : les enfants sont comme on les fait ! Oh ! je n'accuse pas ma mère, elle n'a voulu que mon bien ! mais c'est elle qui me fit ainsi, frivole, inconsciente et débile ! c'est elle qui m'a donné à un homme incapable de me comprendre ! c'est elle qui m'a perdue ! Je lui pardonne, je l'aime, c'est ma mère ! Et puis, tout cela m'a conduit dans tes bras. Tu le sais bien : je t'ai voulu ! Je ne comprenais pas quelle faute mon amour me faisait commettre ! mais si l'amour est une excuse, ah ! je suis bien excusée : je t'adore. Tu ne me quitteras pas, dis ?

LIONEL.

Mais non, je ne te quitterai pas ! je dois rester, mais je le veux aussi. Je t'aime.

LOUISE.

Mon Lionel ! Vous voyez, il faut renoncer à vos projets ; c'est mon gardien, mon sauveur, mon époux, et je le garde.

ÉVARISTE.

Vous parlez adorablement bien de votre passion, madame, vous en parlez trop bien. Je connais une femme qui aime plus que vous et n'oserait pas le quart de ce que vous parait tout simple : on peut lui arracher celui qu'elle aime, elle sanglotera mais ne dira pas ce que vous venez de dire. C'est une jeune fille de vingt ans à qui l'on a parlé d'amour pour l'abandonner après et tomber jusqu'à je ne sais quelle femme ! Elle est au lit, malade, désespérée, mourante, muette ; les doigts de la pudeur ferment ses lèvres. Je suis allé la voir ce matin, pas bien loin d'ici, avec un autre désespéré que vous connaissez peut-être. Elle ne m'a rien dit ; elle n'a pas parlé de sa peine en nous voyant et Dieu sait quels souvenirs nous lui faisons retrouver. Mais j'ai pleuré, moi, et je suis parti, plein de colère et de pitié ! Ah ! si j'avais rencontré cet amant oublieux, ce séducteur, ce lâche, je l'eusse tué sur place s'il eût refusé de me suivre auprès de ce lit où meurt une vierge, sans dire ce qui la tue, sans se plaindre, muette, parce qu'elle sait, celle-là, ce que c'est que la fierté et le respect de soi-même.

LIONEL, malgré lui, bas.

Quoi, Marguerite ?

ÉVARISTE, bas.

Oui !

LIONEL, bas.

Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ?

ÉVARISTE, bas.

La laisseras-tu mourir ?

LIONEL.

Mais je ne peux pas la sauver, je suis enchaîné à Louise ; je ne peux pas, je ne peux pas !

LOUISE.

Lionel ! ah ! reste, ne t'en vas pas ! si tu veux partir, tue-moi tout de suite. Regarde-moi !

LIONEL.

Louise !

LOUISE.

Je t'ai tout sacrifié, tout immolé, moi ; c'est pour être à toi que j'ai tout bravé, Lionel, et tu me quitterais.

LIONEL.

Mais non, mais non, je ne te quitterai jamais, jamais, je te le...

ÉVARISTE.

Arrête, tu ne sais pas à qui tu veux t'enchaîner ainsi, malheureux ! Tant pis, à bas les voiles ! Ce n'est pas l'amour, comme elle le dit, qui l'a jetée en tes bras, c'est une vengeance infâme ! ce n'est pas toi qu'elle aime, c'est son mari qu'elle hait.

LIONEL.

Ah ! tu ne la connais pas !

LOUISE.

Ne l'écoute pas, il ment, ne l'écoute pas ! je t'aime !

ÉVARISTE.

Je mens ? Je ne la connais pas ? Oh ! que si, je la connais ! Elle t'aime ? c'est possible, et malgré cela, elle demeure ce que la nature et l'éducation l'ont faite ! elle reste la même, et tu lui donnes pourtant les deux ivresses de tuer une rivale et d'affoler un homme qui ne l'estimait pas !

LOUISE, bas.

Soufflette-le !

ÉVARISTE.

En te prenant dans ses bras, il lui semble qu'elle saisit Chopin et Marguerite, ses deux haines ! Regarde plutôt comme elle te presse, sans y penser, croyant qu'elle va les écraser sous ses doigts !

LIONEL.

Ah ! c'est vrai ! Laisse-moi....

LOUISE.

Il ment, Lionel, il ment ! Regarde-moi, tu verras bien qu'il ment.

LIONEL.

Tu ne l'as donc jamais vue que tu la crois si méchante ! Vois, vois donc quel doux regard et quel beau sourire ! Quel charme et quelle grâce ! Est-ce qu'on a de vilaines pensées sous un front pareil ? Non, va, non, c'est un pauvre ange victime de sa naissance et de son éducation, un pauvre ange qui n'attendait qu'une main amie pour remonter vers la lumière. Regarde la plutôt, fou que tu es, mais regarde-la donc et cesse de l'insulter.

LOUISE.

Tu es mon sauveur, toi ! je t'adore.

ÉVARISTE.

Je sais comment elles sont, ces charmeuses ! Il leur suffit d'être jolies, elles sont si splendidement gracieuses et charmantes qu'elles paraissent divines ; ce sont des diamants enchâssés en de l'aimant ! Il faut voir son sang couler pour les croire capable de blesser. Le corps est trop beau pour qu'on croie l'âme vile ! Démasquées même, elles ont je ne sais quel charme qui les protège ; on ne peut les regarder qu'en souriant ! Oh ! que je les hais ! Que je les méprise ! Tu as eu tort de me la faire contempler : je n'ai plus de pitié ! « Le soleil, le soleil splendide, serait épouvantablement exécrable s'il rayonnait la mort, parce qu'il est beau, parce qu'il serait beau quand même, parce que rien n'est plus exécrable que le beau nuisible ! Cette femme doit être ainsi méprisée ! » Allons, plus de mensonges ! Je ne veux plus de voiles sur sa perversité, c'est une prostituée.

LOUISE.

Mais soufflette-le donc !

LIONEL, violemment.

Evariste....

ÉVARISTE, lui tendant des papiers.

Tiens, lis !.... voici des preuves !

Lionel prend les lettres et les dévore des yeux.

LOUISE.

Lâche !

ÉVARISTE.

Le juge n'est pas lâche !

(\*) Coupé à la représentation.

LOUISE.

Mais vous me détestez donc, vous ? Mais vous voulez donc ma perte ? Est-ce que je vous ai fait quelque chose ? Pourquoi me....

ÉVARISTE, pendant que Lionel feuillette fébrilement les lettres.  
bas, concentré.

Pourquoi ? Parce que vous êtes de celles-là qui sont la cause des morts jeunes et des vieillesse précoces ; parce que c'est à vous que nos sœurs doivent les maris garçons et les fils phthisiques, parce que vous ne vivez qu'en volant quelque chose à quelqu'un : à celui-ci la raison, à celui-là l'honneur, à cet autre la fortune, à ce dernier la santé, à tous de la force et de la fierté !... Ah ! ne dites pas un mot, je vous jette à genoux.

LIONEL, achevant sa lecture.

Ah ! l'infâme !

Il tombe assis.

ÉVARISTE.

Voilà son passé ! — Depuis, elle s'est vendue encore et ce que tu crois venir d'un héritage vient de la honte ! Elle tient à toi comme elle tenait à son mari ; parce que chez quelqu'un elle n'est qu'épouse adultère ou maîtresse infidèle, tandis qu'elle serait autre chose chez elle !

LIONEL, faisant un mouvement vers Louise, les poings crispés.  
Alors...

ÉVARISTE.

Ne lui dis rien... C'est assez pour toi que de l'abandonner à l'avenir qui l'attend... Fuis sans tourner la tête et va rendre Marguerite à la vie.

LIONEL.

Ah ! je suis indigne d'elle !

ÉVARISTE.

Non, puisque je suis venu... Cours donc, sauve celle qui t'adore et sois pardonné pour avoir cru à l'amour... Va !... Marguerite t'attend.

LIONEL.

Mais où ?

ÉVARISTE.

Tu le demandes !... Va à l'endroit où tu la nommas ta fiancée pour la première fois... Va, tu la trouveras.

LIONEL, s'élançant.

Merci !

LOUISE, se jetant devant lui.

Lionel !...

LIONEL, la repoussant.

Ah ! vous, laissez-moi !... Laissez-moi, vous dis-je... Adieu !...

Il sort.

## SCÈNE VI

ÉVARISTE, LOUISE.

LOUISE.

Lionel!

ÉVARISTE, la tenant par le poignet.

Je ne vous conseille pas de le poursuivre; vous trouveriez là-bas quelqu'un qui vous ferait peut-être reculer.

LOUISE.

Chopin?

ÉVARISTE.

Oui, Chopin; mais non plus celui d'autrefois, mais un homme qui s'est jeté dans l'ivresse comme un soldat vaincu dans la fuite.

LOUISE.

Tant pis, j'irai quand même.

ÉVARISTE.

Prenez garde; il peut arriver des choses tragiques.

LOUISE.

J'irai quand même, tant pis!.... Perdre Lionel, comme cela, moi?... J'aime mieux mourir, entendez-vous! car je l'aime, je l'aime! Oui certes, je l'aime éperdument!

ÉVARISTE.

Vous?.....

LOUISE.

Mais oui, je l'aime!... Il me le faut!... Je le veux!... Ah! dites ce que vous voudrez: colère, vengeance, amour, nommez cela comme il vous plaira; mon cœur est tout plein d'une ardente passion..... Et je veux Lionel!..... Et certes, je l'aurai!... On me tuera, ou bien je l'aurai!...

Elle s'élançe dans le pavillon et ferme la porte sur elle.

ÉVARISTE, seul.

Soit!... Elle aura voulu son destin!

---

## ACTE CINQUIÈME

---

Une chambre de petite maison de campagne, au rez-de-chaussée. — Portes latérales au fond. — Porte sur le côté droit. — Grande fenêtre tenant tout le fond; par les rideaux relevés, on aperçoit toute la campagne verte et lumineuse. — Un immense et chaud rayon de soleil entre par cette fenêtre. — A gauche, premier plan, une table sur laquelle est une assiette vide, un morceau de pain, un couteau, une carafe d'eau et une bouteille d'absinthe. — Ameublement de villa bourgeoise.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CHOPIN, seul (\*).

Scène muette. — Chopin sourit vaguement, les yeux perdus devant lui, vide son verre et se met à chanter très-bas en se versant de l'absinthe. Sa chanson s'éteint lentement, l'atonie commence; tremblement aux extrémités. — Le médecin sort de la chambre de Marguerite, à gauche, regarde Chopin, secoue la tête et finit par venir lui parler.

(\*) Les cheveux ont poussé incultes, blanchissants; la barbe est négligée, la figure a pris des couleurs mauvaises; les ailes du nez sont colorées, les pommettes aussi; les fibrilles éclatées laissent le sang se répandre sous la peau en petit filets pourprés. Un cercle bistré entoure l'œil fiévreux et brillant; parfois les mains tremblent; le corps a souffert, les épaules se courbent habituées à chercher la table; le front s'emperle souvent de sueur; le geste est rude; la voix s'éraïlle quelquefois; alternatives d'activité fébrile et de calme stupéfié. Ce est pas un homme usé, c'est un homme malade.

## SCÈNE II

## CHOPIN, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

Eh bien ! je...

CHOPIN.

Ah !... Tiens, c'est vous, docteur ? D'où venez-vous donc ?

LE MÉDECIN.

Mais de voir mademoiselle Marguerite.

CHOPIN.

Malade, n'est-ce pas ? bien malade ?

LE MÉDECIN.

Très-gravement malade, en effet, et d'une maladie à laquelle je ne puis rien. La science sait défendre le corps contre lui-même, contre la nature aussi, mais non contre l'âme.

CHOPIN.

Tant mieux, tant mieux.

LE MÉDECIN.

C'est pour cela qu'il faut de hautes espérances et de grands devoirs.

CHOPIN.

Ah ! oui ! seulement les hautes espérances sont inaccessibles et les grands devoirs impossibles, parce qu'il y a les autres, des égoïstes, qui ne veulent pas du bonheur de leurs frères. Puisque je vous dis que les êtres sont faits pour s'entre-tuer ! C'est un homme qui tue Marguerite, parce qu'une femme l'a pris pour me tuer ! Ah ! une femme qui est bien méchante et bien belle !

LE MÉDECIN, à part.

Les uns se laissent mourir, les autres se tuent ! (Haut.)  
Où donc avez-vous eu cette absinthe ?

CHOPIN.

A côté ; l'aubergiste m'a cédé cette bouteille-là.

LE MÉDECIN.

C'est très-mauvais, cette boisson.

CHOPIN.

Non, c'est bon !... Laissez cela, vous !... ça euvre. Eh ! eh ! c'est de l'oubli !

LE MÉDECIN.

Vous voulez donc oublier ?

CHOPIN.

Si je le veux ?... je l'ai oubliée, ne me parlez pas d'elle, je l'ai oubliée ! (à part.) Je l'avais prise pauvre et frivole pour

en faire une honnête femme ! Si vous saviez mes espérances ! Des sottises ! c'était une courtisane !... Parlons d'autre chose ! (Il boit.) Voilà un beau soleil ! c'était ce soleil là qui éclairait mes noces ! Trois mois après, j'étais trahi. Elle se vendait... pour être plus belle !... Et puis, elle me prenait mon ami pour se faire un amant, pour me punir de ses crimes !... Je ne sais pas comment je ne l'ai pas tuée !... mais ne me parlez donc pas d'elle. (Il boit.) Je l'ai oubliée !... J'ai toujours envie d'aller la trouver et de la tuer... Pourquoi me dites-vous de la tuer, vous ?... vous l'aimez donc !... je ne pourrais pas : elle est trop belle !... Ah ! ah ! et tout le monde l'adore !... tout le monde, moi aussi... tout le monde... mais ne me dites donc pas ces choses-là ! Viens, toi ! (Buvant.) Ah ! ah ! la voilà l'épouse fidèle !... celle-là restera ma bien-aimée jusqu'à la mort !

LE MÉDECIN.

C'est celui-là qu'il faudrait guérir... si je savais depuis combien de temps il boit ? « Est-ce de l'absinthisme aigu ?... »

CHOPIN.

Comme vous me regardez ! Pourquoi venez-vous ici ! vous ne pouvez rien ! celui qu'elle aime va venir ! je l'ai envoyé chercher ! Vous ne savez pas : il va mépriser ma femme à présent ! Ah ! ah !... à moins qu'il ne l'adore comme moi ! alors il ne viendra pas ! et Marguerite mourra ! je la trouve heureuse, moi, bien heureuse ! mais laissez-moi donc dormir tranquille, vous m'empêchez d'oublier... Eh ! eh ! dormir ! Je la vois en rêve : elle est chaste et je suis mort ! Je voudrais bien ne pas me réveiller, jamais... jamais.

Il se couche, le front sur ses bras croisés.

LE MÉDECIN, bas.

Pauvre homme !

CHOPIN.

Jamais.

Sans regarder, il cherche son verre, le prend et boit une gorgée ; il le repose sur le bord de la table et s'endort ; son bras se détend et retombe le long de son corps, entraînant le verre qui roule sous la table.

LE MÉDECIN.

Il dort !... Voilà donc où mène une espérance perdue. Pour une coquine rencontrée ! — Peut-on le guérir ?

Il se penche sur lui pour l'examiner. — Lionel entre vivement et se dirige vers la gauche : le médecin se redresse, étonné.

### SCÈNE III

LES MÊMES, LIONEL.

LE MÉDECIN.

Mais où donc allez-vous, monsieur ?

LIONEL.

Où je vais ? mais près d'elle, près de Marguerite. N'est-ce pas là qu'elle souffre, qu'elle m'attend.

LE MÉDECIN.

C'est vous qu'elle aime.

LIONEL.

Oui ; oui, je suis cet ingrat, ce déserteur, ce méchant !

LE MÉDECIN.

La voilà donc sauvée celle que je désespérais de guérir !

LIONEL.

Vous êtes le docteur ? Elle a bien souffert, n'est-ce pas ? Je suis un misérable ! souffert par moi, pour cette créature ! Pauvre ange !... Est-ce que... est-ce que vous croyez qu'il n'y a plus de danger ?

LE MÉDECIN.

Il n'y a qu'un danger : Le premier moment, sa première joie ! Si le bonheur ne la tue pas d'un coup, elle est sauvée !

LIONEL.

Comment, je... je puis la tuer en entrant ? Et moi qui me précipitais... mais alors... je n'ose plus entrer, moi... si je la tuais, je mourrais de remords et de douleur. Sitôt que je ne l'ai plus vue, l'autre, la charmeuse ! toutes mes jeunes et pures espérances se sont retrouvées ! je voyais Marguerite devant moi, souriante, les bras ouverts et je courais !... Je n'ose plus entrer ! Dire qu'elle est là et que.... je n'ose plus !

LE MÉDECIN.

Attendez, je vais lui dire tout doucement que vous n'êtes pas loin.

LIONEL.

Oui, oui, allez !... Mais ayez pitié d'elle et de moi, ne nous faites pas attendre un siècle.

LE MÉDECIN.

Vous pourrez entrer dans dix minutes !

LIONEL.

Dix minutes !

LE MÉDECIN.

Le temps de vous reposer, vous avez couru comme un fou.

Il sort à gauche.

## SCÈNE IV

LIONEL, CHOPIN, endormi.

LIONEL.

Ah ! que de choses s'agitent en moi ! Je tremble et j'ai

envie de chanter ! Marguerite ! je suis trop heureux, je n'ai pas droit à tout ce bonheur... Comme tout s'est évanoui vite, mon Dieu ! Je me sens délivré ! Ah ! que c'est bon d'être dans la justice et dans la vérité ! Dix minutes ! que de précautions, mon Dieu ! pour de la joie !... Tiens, un homme. Ce que c'est que de regarder dans l'avenir, on ne voit plus rien autour de soi... Il dort après boire, à ce que je vois... Ah ! son ivresse ne vaut pas celle que j'ai, celle qui m'attend là ! Tant pis, j'entre !... non, je puis la tuer... Si encore j'entendais sa voix !

Il se penche à la porte pour écouter.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, du fond, arrivant.

Enfin !... (Appuyée au mur.) Lionel !

LIONEL, se retournant.

Louise !... Ah ! quelle chose stupide !... Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Allez-vous-en retrouver vos amants... Vous n'espérez plus me tromper, je pense. Si j'ai cru que vous aviez failli pour moi, je sais le contraire à présent, et je suis affranchi des devoirs que cela m'imposait !... D'ailleurs, c'est fini ! j'aime Marguerite !... Ne me regardez pas ainsi, n'ayez pas cet air désespéré ! Vous êtes une femme abominable ! Allez-vous en, je ne vous connais plus !

LOUISE.

Tu te trompes, mon Lionel ; tu m'aimes encore ; c'est la colère et la pitié qui t'égareront, mais tu m'aimes.

LIONEL.

Non, non !

LOUISE.

Pour toi, pour toi-même, ne te précipite pas dans un avenir que tu trouverais faux, par pitié pour une fille dont tu viens d'apprendre les douleurs, par colère contre une femme dont tu viens de connaître les fautes. C'est vrai, je suis une misérable ! mais je te jure que ce n'est pas ma faute : On m'a viciée. Si je t'avais rencontré plus tôt, je serais une honnête femme, je te jure ! Et tu veux me repousser dans ce passé que je méprise ? Ah ! viens, donne-moi ta main, relève-moi, purifie-moi ! tu ne feras jamais rien de plus noble, va, jamais !

LIONEL.

Non, j'aime Marguerite !... Non !... Laissez-moi ; c'est fini !...

LOUISE.

Tu détournes les yeux pour me dire cela, afin que je ne puisse pas voir que tu mens ; mais tu ne l'aimes pas, tu en as pitié seulement ! Viens, je t'adore ; mais viens donc, mon Lionel, viens !

LIONEL.

Louise !...

Depuis un moment, Chopin s'est levé, après avoir écouté d'abord stupéfait ; il les regarde effaré, devant une vision, enfin il parle.

CHOPIN, hagard.

Qu'est-ce que vous faites là ?

LOUISE, LIONEL.

Ah !

LIONEL.

Gustave !

CHOPIN.

Je t'ai pardonné pour que Marguerite vive ; elle t'attend, va !

LIONEL.

Ah ! sois béni, cœur sublime ! Tu me sauves !

CHOPIN.

Mais va donc ! Elle t'attend pour renaitre !

Lionel court à la porte, Louise s'élançe.

LOUISE.

Lionel !

CHOPIN, prenant le couteau.

Toi, si tu bouges, je le tue !

Louise terrifiée recule ; Lionel entre dans la chambre ; la porte se referme sur un double cri.

## SCÈNE VI

LOUISE, CHOPIN.

LOUISE, revenant.

Laissez-moi passer ; je veux mon Lionel, il me le faut, je le veux !... Non ? alors je vous dirai tout, à vous. Ah ! vous avez un couteau ? Eh bien ! soit, tuez-moi tout de suite ; car je prendrai Lionel, parce qu'il me le faut, parce qu'en l'aimant je vous désespère, vous et votre Marguerite, qui se dit malade pour me l'arracher par pitié !... Je le reprendrai toujours, vous le savez bien, vous, car vous savez bien qu'on ne peut pas cesser de m'aimer comme cela !

CHOPIN.

Oh !

LOUISE.

Vous le savez trop pour ne pas croire que je triompherai tôt ou tard ; et tant pis alors s'il est marié, s'il a un fils ; tant pis si cela désespère et tue plus de monde, je le reprendrai !

CHOPIN.

Mais c'est un monstre !

LOUISE.

Allons, retirez-vous. Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je le reprenne tout de suite.

CHOPIN.

Ah ! que c'est lâche et bête de souffrir pour ça ! (Allant sur elle, terrible.) Tu ne crains pas la mort ? Eh bien, si tu vas vers cette porte, si jamais tu fais un pas vers Lionel, songe à ce que je suis ! Je te traîne devant les juges, tu entends ? et je dis tout, tes fautes d'hier et tes crimes d'aujourd'hui, tout ! Et alors, toi qui trouvais que ma maison était un cloître, nous verrons comment tu trouveras Saint-Lazare ! Va-t-en !

LOUISE.

Ah ! que je te hais !

CHOPIN.

Je m'en doute bien, j'ai voulu te rendre honnête ! Mais va, déteste-moi, tu ne m'es plus rien. Il m'est venu trop de mépris pour qu'il me reste de l'amour ! Va, je ne t'aime plus !

LOUISE.

Toi !

CHOPIN.

Tiens, voilà ce que j'aime à présent ! Ça, vois-tu, c'est de l'oubli, c'est de la joie !... Tandis que toi !... Ah ! non, je ne t'aime plus !... Vois ce que tu as fait de moi, vois mes épaules courbées, vois mes cheveux blanchis, et tu comprendras que je ne t'aime plus !... Et puis, je sais que tu me hais !... Tu viens de me le dire et je le comprends, je le comprends !... Mais, voyons, tu ne peux pas vouloir la mort d'une jeune fille qui ne t'a rien fait ; tu ne le peux pas, à moins d'être un monstre !... Et tu ne peux pas être un monstre, avec ces yeux là, avec ce sourire, avec ce regard ! Alors, va-t-en !... Tiens, je t'en prie à genoux ! (A genoux. — Sur un mouvement de Louise, lui saisissant les mains.) Ah ! non, non, ne t'en va pas encore !... Tu crois que je te hais ?... Eh bien, ce n'est pas vrai, je mens, je t'aime éperdument !... Ah ! je ne veux pas que tu t'en ailles !... Non ! je le veux, tu es à moi, à moi tout seul !... Si tu parlais, ce serait encore pour te venger, pour me faire mourir, pour te donner, pour te

vendre! En aimer d'autres! Toi!... En aimer d'autres!...  
Jamais, entends-tu? jamais, jamais! Tue-moi, si tu veux,  
mais reste, je t'en prie, j'en te l'ordonne, reste, reste!

Pendant tout cela, buvant et contemplant alternativement, ivre d'absinthe et  
d'amour à la fois, Chopin est arrivé presque à la folie.

LOUISE, froidement.

Veux-tu me rendre Lionel?

CHOPIN, se redressant.

Lui? jamais!

LOUISE.

Alors, adieu!

CHOPIN.

Où vas-tu?

LOUISE.

Où tu m'as dit : en aimer d'autres! adieu!

CHOPIN.

Ah!

Il saisit le couteau et se précipite vers Louise, hagard, ivre-fou, ne connaissant plus rien que sa double ivresse.

## SCÈNE DERNIÈRE

LES MÊMES, ÉVARISTE; puis LE MÉDECIN.

Depuis un moment, Evariste est survenu, du fond. Il observe la scène.  
Lorsque Chopin prend le couteau, il s'écarte pour laisser fuir Louise et se précipite sur Chopin.

CHOPIN.

Tu es à moi, à moi tout seul et je te veux?

LOUISE.

Ah!

Elle s'élançe pour fuir.

CHOPIN.

Tu ne me trahiras plus!

ÉVARISTE, le saisissant.

Chopin!

CHOPIN, sans l'entendre, l'entraînant.

Non, non, il faut que je sois vengé!

ÉVARISTE.

Voyons, Chopin, tu es assez vengé par ce qui l'attend : la police demain, la vicillesse plus tard!

CHOPIN.

Non, je veux la tuer, j'ai le droit de la tuer, je vais la tuer.  
Passant derrière Evariste, Louise s'élançe par la porte et s'enfuit. On la voit alors, par le vitrage du fond, traverser toute la scène de droite à gauche. Chopin repousse Evariste et fait le même trajet, dans la cham-

bre, croyant poursuivre sa femme, criant, menaçant ; il se jette devant la porte de la chambre où sont Lionel et Marguerite.

CHOPIN.

Non, tu n'entreras pas ! Non ! Ah ! tu veux entrer, tu le veux ? pour tuer Marguerite ! Ah !

Il s'élançait alors, se figurant marcher sur Louise et la faire reculer, ivre, affolé ; puis tout à coup il frappe éperdument.

CHOPIN.

Eh bien, tiens ! Hein ! (Jettent son couteau et regardant à terre),  
Les morts sont fidèles !

Il éclate de rire et va vers la table.

ÉVARISTE.

Comment ? Il croit l'avoir tuée.

CHOPIN, bavant.

Eh ! eh ! Elle ne me trahira plus !

ÉVARISTE.

Mais alors... Ah ! mon Dieu ! (Ouv. et la porte de gauche)  
Docteur, docteur !

LE DOCTEUR, entrant.

Chut ! Elle dort en souriant, elle est saine !

ÉVARISTE.

Oui, docteur, oui, mais voyez mon pauvre Chopin.

Il lui montre Chopin, rient, pleurant, frotte sa bouteille aux lèvres.

LE DOCTEUR.

Malheureux !

Il arrache à Chopin sa bouteille vide.

CHOPIN

C'est fini, me voilà délivré, me voilà heureux !... Eh ! eh !  
eh ! Elle ne m'affolera plus !

ÉVARISTE.

Ah ! tu es d'âmes, que Dieu te soit reconnaissant !

LE DOCTEUR, très-vite, s'en va.

Boit-il depuis longtemps ?

ÉVARISTE, très-vite.

Depuis six mois, par désespoir, pour cette femme qu'il croit avoir tuée.

LE DOCTEUR.

Il la croit morte... Nous le sauverons !

CHOPIN.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Elle ne me trahira plus !

Le Havre, 1865.

